PETER BOŠKO

Repenser la société



Mon parcours personnel vers le concept de
Viditeľné peniaze

Table des matières

1 Introduction....4
2 J'ai conscience d'avoir conscience — je suis celui qui est....5
3 Le ciel au-dessus de Klokočina....9
4 Serafína....10
5 La petite enfance....11
6 L'éducation religieuse....13
7 Le lycée et une orientation professionnelle bien définie....13
8 La première année au lycée....15
9 Les funérailles de la mère de mon père....16
10 Mes premiers projets de programmation....18
11 L'université d'économie....20
12 Un été en Amérique....24
13 Ma première rencontre avec l'idée de Viditeľné peniaze — l'œuvre de Neale Donald Walsch....26
14 Mon travail chez QBSW — le projet du Trésor public....29
15 Une conversation avec Hilda....30
16 Med-art — le service civil et la publication d'un article....32
17 La crucifixion....34
18 Praha....35
19 Des vacances en Inde....37
20 L'Irlande....39
21 Sony et l'accident de voiture....39
22 Retour à Praha....40
23 Infostat et le projet pour Eurostat....40
24 Le long retour de Luxembourg....42
25 Mon travail pour une entreprise proposant des robots de trading sur le Forex....43
26 Une aide à l'achat d'une voiture....45
27 Travailler pour de grands groupes....46
28 Présentation du projet Viditeľné peniaze dans sa forme actuelle....48
29 Les fonctionnalités du projet liées à la blockchain....52
30 Protéger le projet contre tout abus avant qu'il ne devienne le cœur de la société....54
31 L'élection présidentielle....56
32 Ambitions politiques....57
Premier pilier : le bon sens....57
Deuxième pilier du parti politique : une transparence poussée....58
Troisième pilier : la dimension mondiale....58
33 Fragments de mon blog personnel....60
Diebus solitudinis....60
Katka Knechtová — Spomaľ — un étrange dialogue....60
3 défis fondamentaux de l'humanité d'aujourd'hui et ma réponse à chacun....61

Comment fonctionne le karma.....65
Réflexion sur la nécessité d'un univers fini.....66
Architecture du système Viditeľné peniaze (VP) — le premier système bancaire transparent garanti par la blockchain 1.....68

1 Introduction

Ce texte a pour objet de retracer mon cheminement personnel vers les idées du projet Viditeľné peniaze. Écrit sous une forme libre, il raconte mon parcours, depuis quelques événements de ma petite enfance jusqu'à aujourd'hui. Il est souvent traversé de pensées et de réflexions, notamment sur le sens même de la vie et la nature de l'être, que j'ai rarement vues développées chez d'autres auteurs et qui mériteraient pourtant, à mon sens, qu'on s'y attarde davantage. Je l'ai écrit de manière à ce qu'il me plaise aussi à moi-même ; aussi n'est-il peut-être pas toujours objectif. Il a pris forme assez spontanément : son propos devait à l'origine être bien plus vaste, avant de se resserrer. Certains passages qui pourront sembler superflus y sont néanmoins restés, tout simplement parce qu'ils me plaisaient. Par endroits, j'ai eu recours à l'intelligence artificielle pour donner au récit plus de relief dramatique et de rythme — mais le lecteur le reconnaîtra sans doute aisément. Je vous souhaite une lecture inspirante, qui vous aidera à comprendre mes motivations et les raisons pour lesquelles je pense que la société peut et doit fonctionner un peu autrement : avec davantage d'efficacité, et pas seulement sur le plan économique, mais aussi de manière meilleure, plus humaine, jusque dans les relations entre les personnes.

2 J'ai conscience d'avoir conscience — je suis celui qui est

Je pense, donc je suis. Cinq mots simples, brefs et bien connus. Pourtant, par son sens, cette phrase est unique du point de vue de celui qui la prononce. Pour lui, en effet, sa valeur de vérité est de 100 %. Que signifie une valeur de vérité de 100 % ? Que, dans un univers où les opérations logiques fondamentales, telles que l'implication, sont valides, un tel énoncé est nécessairement vrai en toutes circonstances.

Si celui qui l'affirme pense réellement, alors il est. Si, au contraire, celui qui l'affirme n'est qu'une illusion et non un être réel qui pense, l'implication reste tout aussi valide.

Mais comment peut-on vérifier la prémisse de cette implication, à savoir que celui qui l'affirme pense ? Eh bien, d'un point de vue extérieur, on ne le peut pas. La prémisse de l'implication n'est vérifiable à 100 % que de l'intérieur de la personne qui parle. Seul celui qui observe la pensée en lui-même peut savoir avec une probabilité de 100 % qu'il pense. Il en fait l'expérience en lui-même. Le fait d'éprouver quelque chose, tel qu'il se déroule dans l'esprit d'un être, constitue l'essence la plus profonde de l'existence des êtres en tant que telle.

En me demandant s'il existait d'autres phrases dont la probabilité serait de 100 % du point de vue intérieur de la personne qui parle — le sujet —, il m'en est venu une qui, à mes yeux, recèle le secret de l'essence de la vie et de l'accomplissement de son sens. **J'ai conscience d'avoir conscience.** Elle pénètre, selon moi, bien plus profondément au cœur de l'être que la phrase de Descartes. Celle-ci introduit en effet, de façon indirecte, la conscience, puis se borne à affirmer, par implication, ce qu'il faut bien reconnaître. Tandis que la phrase « J'ai conscience d'avoir conscience » ne s'écarte pas de la perception comme thème central : elle insiste, de manière récursive, sur l'acte même d'avoir conscience. Et, en constatant un processus qui constitue à mes yeux l'essence fondamentale et le sens de la vie, elle accomplit ce sens par le fait même de le constater, de le reconnaître et de le déclarer.

Car, lorsque quelqu'un constate qu'il a conscience, et même qu'il a conscience d'avoir conscience, il affirme en réalité qu'il est un être vivant authentique qui vient, pour ainsi dire, d'exercer son droit à l'autodétermination et déclare éprouver le plaisir que lui procure l'acte de conscience de soi.

C'est comme si la vie elle-même prononçait son propre nom. Comme si le sujet goûtait à quelque chose d'indicible. La présence pure. L'être pur. Le plus grand des mystères. Le sens même de la vie.

Et éprouver ce plaisir constitue, à mon sens, la finalité suprême de la vie. Ce sens est en réalité partiellement incarné dans chaque plaisir qu'un être éprouve. Lorsque la faim, par exemple, ou tout autre besoin est satisfait, l'acte de conscience de soi est toujours implicitement présent.

C'est dans la force de cette probabilité de 100 % d'exister et d'avoir conscience de soi que se cache, selon moi, l'essence de l'égoïsme. Tout être se comporte toujours selon la règle du « moi d'abord ». Même ceux que l'on considère comme altruistes agissent en réalité de manière égoïste. Simplement, leur échelle de valeurs est telle que leur propre survie peut avoir moins de poids que l'aide apportée aux autres, par exemple, ou la fidélité à une idée. Le principe de l'égoïsme n'a pas disparu ; il se dissimule seulement derrière des intentions qui peuvent entrer en contradiction avec la survie de l'individu. L'égoïsme a mauvaise réputation. Il n'est pas mauvais : c'est tout simplement une loi qui découle du fait que les êtres distinguent sans cesse, inconsciemment, la certitude à 100 % de leur propre existence de l'incertitude

relativement grande qui entoure, en revanche, l'existence des autres. Il y a quelque temps, j'ai écrit un article dans lequel je définissais trois défis fondamentaux dont la résolution ferait le plus progresser l'humanité et qui méritaient que j'y consacre mon énergie. Découvrir comment acquérir une certitude aussi forte quant au fait que les autres sont aussi réels que moi faisait partie de ces défis. C'est cependant le plus difficile des trois, et l'on n'entrevoit encore aucune lumière au bout du tunnel quant à sa résolution. Il faudra probablement que l'humanité fasse un progrès décisif dans sa compréhension de la conscience et des processus de perception.

À la lumière de ce qui précède, il est possible que l'étude de l'univers doive, en toute rigueur, suivre la démarche inverse : au lieu de partir de l'existence de lois physiques dans l'environnement extérieur qui nous entoure et de chercher, à travers elles, à expliquer comment des phénomènes tels que la conscience ont pu apparaître, nous devrions prendre l'existence de la conscience pour le point de départ de tout, celui dont tout le reste découle. Autrement dit, étudier les lois physiques extérieures en gardant d'abord à l'esprit qu'elles ne se manifestent que dans la conscience, et nous intéresser davantage à ce que nous observons au juste et à la relation que cela peut entretenir avec notre conscience. Quoi qu'il en soit, ce que la science a accompli au cours des 200 dernières années est admirable et, comme le dit une règle de management, on ne change pas la composition d'une équipe qui enchaîne ainsi les victoires. En revanche, dans l'étude de la conscience, il ne s'est passé que très peu de chose, voire rien du tout, depuis les superstitions médiévales.

L'examen d'un tel modèle de connaissance centré sur la conscience fait soudain apparaître des perspectives sur ce que nous savons réellement du monde qui pourraient aller jusqu'à choquer les matérialistes les plus représentatifs de notre époque. Si la conscience est vraiment l'alpha et l'oméga de toute connaissance, n'est-il pas possible qu'une émotion positive y soit si forte qu'elle puisse non seulement combler un désir, mais aussi permettre à la conscience de modifier la nature de la réalité, y compris certaines lois physiques ? Si, par exemple, nous emportions dans le passé un bien de consommation courant d'aujourd'hui — un ordinateur portable — et que nous le branchions, fonctionnerait-il ? Ou bien, au fil de l'évolution, les lois de la nature se seraient-elles transformées dans le temps à mesure que les êtres humains les découvraient ? Ces lois n'auraient donc pas été découvertes, mais progressivement déplacées et modifiées par la conscience humaine collective ?

Une telle conception de la science et de la réalité serait toutefois sans doute contre-productive à l'heure où la science parvient, de façon presque miraculeuse, à faire avancer la connaissance par ses méthodes traditionnelles. Je pense néanmoins qu'il faut garder cette explication de la réalité à l'esprit, comme une alternative à la pensée traditionnelle.

Cette approche centrée sur la perception propose spontanément, comme source de vérité sur tout ce qui nous entoure et sur nous-mêmes, non pas des lois naturelles extérieures, supposées indépendantes de l'observateur ultime, mais des explications qui placent la conscience de cet observateur au centre de l'univers. En l'occurrence, la vôtre, à vous qui lisez ces lignes. Par l'intermédiaire de ma conscience, qui existe bel et bien, vous venez de devenir le centre de l'univers.

L'expérience des choses mauvaises et désagréables fait elle aussi partie intégrante de la vie. Elle est nécessaire pour pouvoir distinguer le bien du mal. Si l'on ne vivait que des choses agréables, on ne saurait

bientôt plus apprécier leur valeur positive, et tout se fondrait dans un même magma où l'on ne pourrait plus discerner ce qui est meilleur. Les expériences négatives sont donc une composante très importante et nécessaire de l'expérience vécue.

Le secret d'une vie heureuse et épanouissante est de doser les expériences positives et négatives de telle sorte que les expériences négatives donnent une juste perspective sur le bien et le mal, tout en étant suivies d'expériences positives qui en compensent les aspects pénibles et procurent un sentiment de satisfaction.

Imaginez que vous possédiez la lampe merveilleuse d'Aladin et que le génie puisse exaucer n'importe lequel de vos souhaits. Vous commenceriez par demander ce qui vous a toujours manqué ou préoccupé : davantage d'argent, une meilleure santé, une plus belle apparence, etc. Mais, au bout d'un certain temps, vous vous en lasseriez : tout obtenir sans le moindre effort finirait par devenir ennuyeux.

Vous souhaiteriez alors des choses qui vous réservent une part de surprise, afin de ne pas tout maîtriser consciemment. Avec le temps, vous comprendriez que même un jeu infini de rebondissements et d'événements imprévus reste encore votre « propre mise en scène ». Vous commenceriez à désirer de véritables limites, des règles que vous ne pourriez pas vous-même transgresser.

Enfin, vous souhaiteriez oublier la lampe magique et votre pouvoir infini. Vous voudriez une réalité entièrement réelle, perdre la conscience d'être vous-même le créateur de tout. Et, à cet instant, vous vous retrouvez exactement dans la vie que nous menons aujourd'hui : une vie où nous ignorons ce qui nous attend, où nous faisons des efforts, où nous luttons, apprenons, souffrons et nous réjouissons.

On ne veut plus de possibilités infinies, mais une vie « juste comme il faut » :

- assez d'incertitude pour qu'elle soit intéressante,
- assez de souffrance pour qu'elle ait un sens,
- assez de joie pour qu'elle vaille la peine d'être vécue.

Et la boucle se referme : le désir sans fin aboutit au désir d'une vie ordinaire, réelle, concrète. Vous voudriez la vraie vie, telle qu'elle est. Avec la peur, la douleur, mais aussi la joie. Avec tout ce qui la rend réelle.

L'humanité se trouve aujourd'hui à un point où l'attend une période relativement heureuse : grâce aux technologies et aux progrès de la médecine, nous pourrons à la fois vivre potentiellement pour toujours et jouer aux êtres tout-puissants dans nos propres mondes, que nous créerons à l'aide de technologies telles que la réalité virtuelle. Sur le plan physique premier, où tout sera en jeu — la vie elle-même —, l'humanité restera ainsi soumise aux règles de la vie réelle telle que nous la connaissons. La douleur et la souffrance pourront toujours y exister, mais, grâce au progrès technologique et à l'élévation du niveau moral, ces aspects négatifs seront probablement réduits au minimum. La vie sera si bonne et d'une telle qualité qu'une chose comme partir à la guerre parce que quelqu'un a décidé d'envahir un pays voisin deviendra tout simplement inconcevable. Si cela est possible aujourd'hui, c'est uniquement parce que la qualité de vie dans un tel pays est si médiocre que mourir éventuellement sur le champ de bataille ne représente, au fond, pas un prix si élevé.

Je pense que, pour nous permettre d'éprouver et de doser convenablement les expériences négatives de la vie, des simulations verront le jour dans les mondes virtuels, mais qu'il sera possible de les interrompre à tout moment et d'en sortir sans perdre la continuité de la conscience.

Les êtres humains créeront leurs propres mondes, nourris de leurs idées créatives, si novateurs et si captivants qu'ils s'y inviteront les uns les autres et évalueront les expériences qu'ils y auront vécues. Ce sera une nouvelle forme de socialisation, qui apparaîtra après le perfectionnement de l'interface homme-machine, puis l'essor massif de la réalité virtuelle.

Ce livre ambitionne d'aider l'humanité à passer à une société éclairée, dans laquelle les problèmes du monde actuel ne seront plus qu'un souvenir désagréable d'un lointain passé. Il se propose de le faire en prenant pour toile de fond les récits de ma propre vie, afin d'éclairer davantage et d'expliquer mon point de vue sur différents domaines dans lesquels, à mon sens, l'humanité tâtonne inutilement et à son détriment. Je m'efforcerai d'apporter sur bien des sujets un regard dont les prémisses fondamentales seront rendues claires par l'illustration d'un épisode concret de ma vie.

Une partie du livre sera consacrée à mon projet Viditeľné peniaze. Il vise une transition de la société telle que ses mécanismes fondamentaux d'incitation économique et morale œuvrent en faveur d'un nouvel ordre mondial. Un ordre juste jusqu'à la moelle et profondément moral, non seulement dans les relations être humain => être humain et être humain => nature, mais aussi dans les relations être humain => État, et réciproquement.

Je vous invite donc à un voyage à travers ma vie, au seuil de la construction d'un monde nouveau. Un monde où les technologies ouvriront à l'humanité et à la planète entière les portes du paradis. Malgré le désarroi et la polarisation qui traversent actuellement la société, je pense qu'avec un peu de chance il suffit en réalité de bien peu pour que l'humanité entre dans ce qui sera peut-être la phase finale de son histoire extérieure et réalise pleinement son potentiel positif. Ce livre décrit une transformation fondamentale de la société : sociale, économique, politique, sociétale et peut-être même religieuse.

Tous les récits de ma vie reposent sur des faits réels, et j'ai essayé de ne pas esquiver ceux qui ne me montrent pas sous un jour favorable. Je m'efforce de donner une image fidèle de mon monde intérieur. Seuls ont été laissés de côté les éléments qui n'apportent rien à mon récit ou dont la publication pourrait nuire à quelqu'un ou le blesser.

3 Le ciel au-dessus de Klokočina

Avant l'orage, Klokočina s'était ramassée dans l'obscurité. Les nuages étaient bas, l'air pesait, et, dans l'appartement du cinquième étage, les petits sifflements de l'enfant se brisèrent soudain. Son petit corps, brûlant de varicelle, céda sans prévenir : ses yeux se révulsèrent, ses genoux se dérobèrent et il s'effondra, inerte comme une poupée de chiffon.

« Il… il s'est évanoui », lâcha la femme, dans un souffle plutôt que dans un cri.

L'homme n'hésita pas. Il saisit le garçon, le serra contre sa poitrine et se précipita dans le couloir. L'éclairage automatique s'alluma trop tard ; les pas résonnaient dans la cage d'escalier vide. Et il courait — non pas vers le bas, mais vers le haut, comme si la réponse se trouvait là-haut. Sixième, septième palier. Sa poitrine brûlait, son souffle se déchirait.

« Jaro, en bas ! cria la femme, un étage plus bas. À la voiture, aux urgences ! »

Il s'arrêta sur le palier le plus haut. Il regarda Peťko : les yeux révulsés, le petit corps sans force. Dans ce vide, il prit conscience de ce qu'il venait de faire. « Mon Dieu… » lui échappa, moins une parole qu'un souffle.

Et, dehors, à cet instant précis, quelque chose bougea. Le ciel avait été couvert tout l'après-midi, mais, à l'ouest, une mince fente s'ouvrit un moment entre les nuages. Les rayons du soleil couchant trouvèrent exactement le bon angle : un étroit ruban de lumière traversa cette ouverture, glissa par la fenêtre sale du palier et se posa sur l'escalier comme une chaude bande orangée.

Pendant une seconde, la main de l'homme cessa de trembler. Le petit corps eut un bref mouvement, presque imperceptible. Puis un autre. La femme s'immobilisa deux marches plus bas, la main plaquée sur la bouche.

« Il a repris connaissance », dit l'homme, incrédule, plutôt pour lui-même. Du pouce, il essuya un peu de salive sur la bouche du garçon, puis lui passa la paume sur le visage.

Le rayon ne dura que quelques battements de cœur. Les nuages se refermèrent, l'orangé s'éteignit et l'escalier retrouva sa pénombre grise. Soudain, la direction à prendre était claire.

« On y va », dit-il d'une voix ferme.

La femme se retourna pour chercher les clés. L'homme serra Peťko contre lui avec plus de précaution — comme un don, et non comme un fardeau — et, cette fois, se dirigea vers le bas. Sur le mur ne subsista qu'une faible bande de chaleur, qui s'effaça rapidement. Mais, en eux deux, un instant précis demeura : ce bref moment silencieux où les nuages s'étaient écartés juste quand ils en avaient besoin.

Ce récit reprend, dans une large mesure, une histoire vraie de mon enfance que ma mère me racontait souvent. Enfant, j'étais très maladif, et il m'est effectivement arrivé de perdre connaissance ; au lieu de courir avec moi en bas, vers la voiture, mon père a pris instinctivement la direction opposée — ce qui a peut-être, en fin de compte, eu une influence heureuse sur le dénouement de cette histoire.

4 Serafína

« Essaie de l'apprendre par cœur », m'a-t-elle dit, debout devant la cuisinière, en remuant le contenu d'une marmite avec une grande cuillère en bois. La vapeur montait vers le plafond, et avec elle l'odeur de la confiture.
« Je le sais déjà », ai-je répondu, avant de me lancer sans hésiter : « Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal. Amen. »

La femme devant la cuisinière était ma grand-mère — mamie, comme nous l'appelions tous. Elle portait un prénom que je n'ai jamais entendu chez aucune autre personne vivante : Serafína. Elle aurait dû, paraît-il, s'appeler Alžbeta, mais, au baptême, sa marraine avait soudain prononcé un autre prénom, qui lui était resté. Un jour, en explorant la signification des prénoms, je suis tombé sur une explication qui lui correspondait jusque dans ses moindres détails : les séraphins, ces êtres angéliques qui chantent sans cesse dans les cieux à la gloire de Dieu. Elle avait chanté à la gloire de Dieu par toute sa vie.

Son influence sur ma vie spirituelle a commencé, littéralement, dès mon premier souffle. Le curé catholique avait refusé de me baptiser : mon père était luthérien, ma mère catholique ; à l'époque, les mariages mixtes n'étaient pas vraiment chose simple du point de vue religieux. Mamie n'avait pas pour habitude d'attendre que le monde décide à sa place. Elle a rempli une bassine d'eau, tracé au-dessus de moi le signe de croix et murmuré des paroles que j'entendrais de nouveau, quelques années plus tard, dans la bouche d'un prêtre. Je te baptise au nom du Père, du Fils…

Elle m'a baptisé elle-même, calme et assurée, comme si elle l'avait fait toute sa vie.

Les années ont passé. Après la chute du régime, quand les portes des églises ont cessé de se refermer furtivement et que la foi a pu retrouver son souffle, elle m'a pris une nouvelle fois par la main. Elle a veillé à ce que tout ce qui devait se faire soit fait : les paroles du baptême ont résonné à voix haute dans l'église, puis sont venues la première communion et la confirmation.

Aujourd'hui, je sais que mon chemin vers la foi n'a pas commencé par la théologie, mais par la vapeur s'élevant d'une marmite et par la voix d'une femme qui croyait de tout son être. Et que j'ai été baptisé deux fois : une première fois par elle, peu après ma naissance — lorsqu'elle s'est faite prêtre l'espace d'un instant —, puis une seconde fois avec elle, lorsqu'elle est devenue ma marraine. Entre ces deux baptêmes s'est déroulée la majeure partie de mon enfance.

5 La petite enfance

Parmi mes souvenirs les plus anciens figurent les heures passées à l'école primaire — plus précisément cette période où je savais déjà lire et où mon univers s'est soudain élargi à tout ce qui peut tenir entre les deux couvertures d'un livre. Je dévorais tout ce qui me tombait sous la main. D'abord les romans de Karl May : des chevaux rapides, des paroles sans détour, un honneur tranchant comme une lame. Ils ont laissé dans mon cœur la conviction profonde que quelqu'un devait protéger les plus faibles, et c'est quelque part à ce moment-là que mon sens de la justice a commencé à prendre forme.

Jules Verne n'a pas tardé à s'installer sur mes étagères. En aiguisant mon imagination, ses romans m'inculquaient le respect du progrès technique — non comme un tour de force qui serait sa propre fin, mais comme un outil permettant aux êtres humains d'avancer.

À l'école aussi, la moisson était riche. C'est en cours d'histoire que j'ai entendu pour la première fois le récit de Pierre le Grand : comment il s'était fait embaucher quelque temps dans les chantiers navals d'Europe occidentale pour y apprendre le métier, avant de transposer ce qu'il avait vu et appris aux chantiers navals russes, puis à l'administration de l'empire. La simplicité et, tout à la fois, le génie de cette démarche me fascinaient. Il m'en est resté une conclusion claire : pour vraiment bien gouverner, il faut aussi comprendre les aspects techniques — ces choses essentielles sur lesquelles reposent l'État, le commerce, les métiers et l'économie tout entière.

Mon amitié avec mon camarade Rasťo a donné une impulsion décisive à mon développement de lecteur. Nous nous lancions des défis : qui avait lu quoi, et qui rapporterait la prochaine « prise » ? Rasťo avait le don de dénicher un livre là où personne n'aurait songé à le chercher. J'ai dévoré mon premier Tarzan — le seigneur des singes — grâce à des épisodes parus dans les journaux, rassemblés et cousus par son père lorsqu'il était enfant. Le papier était jauni, les bords effilochés, mais l'histoire rayonnait. Certaines pages manquaient ; l'imagination devait les écrire elle-même. C'était aussi un apprentissage : apprendre à combler les lacunes au lieu de se laisser arrêter par elles.

La mère de Rasťo enseignait les mathématiques dans l'école voisine. Pour nous, cela représentait bien davantage que de bonnes notes. Quand il le fallait, elle nous donnait patiemment des cours de soutien, nous préparait aux examens d'entrée et, surtout, nous apprenait à poser des questions. Un jour, je suis allé la voir avec ma petite révolte mathématique.

— Pourquoi la division par zéro n'est-elle pas une opération valide ? ai-je lancé. Si l'on divise un nombre positif par zéro, le résultat devrait être l'infini.

Elle a souri, mais ses yeux gardaient ce calme bien connu des enseignants, qui n'éteint pas la curiosité et se contente de la guider.

— Combien font 3 : 0 ? a-t-elle demandé.

— L'infini, ai-je répondu sans hésiter.

— Et combien font l'infini multiplié par 0 ?

— Zéro, ai-je dit après un bref silence.

— Tu vois, a-t-elle dit doucement. Ta vérification ne fonctionne pas.

Il n'y avait là aucune moquerie. J'ai compris ce jour-là qu'en mathématiques, comme dans les livres, il ne suffit pas d'une idée séduisante : il faut aussi la cohérence des règles qui maintiennent le monde debout. Depuis, je regarde les « infinis », les règles établies et les connaissances acquises avec davantage d'humilité.

6 L’éducation religieuse

Après l’assouplissement des restrictions religieuses en 1989 — j’avais 10 ans —, j’ai assisté pour la première fois à une véritable messe. Une fois encore, Rasťo et moi étions allés ensemble dans le centre de Nitra, à l’église de la rue Farská. Je crois que nous étions montés à la tribune latérale de gauche pour mieux voir. Pendant la consécration et la communion, une chose étrange s’est produite. Alors que je regardais l’autel en contrebas, j’y ai soudain aperçu une lumière qui s’est mise à grandir comme une explosion. En un instant, elle m’a englouti, moi et toute l’église. Je me suis évanoui et n’ai repris connaissance que lorsque la dame assise à côté de nous m’a donné des claques pour me réveiller.

Quand ma mère et ma grand-mère l’ont appris, elles se sont demandé un moment s’il était bon pour moi d’aller à la messe, mais, heureusement, cela ne s’est plus reproduit lors des visites suivantes à l’église. Je me demandais ce qui se passerait lorsque j’irais moi-même communier, puisque le simple fait d’assister au sommet de la messe, lorsque, selon la liturgie catholique, le prêtre transforme le pain et le vin en corps et en sang du Christ, avait suffi à me faire perdre connaissance.

Cette sensibilité à la liturgie catholique devait, dans l’ensemble, être de famille, car, quelques années plus tard, ma grand-mère m’a raconté qu’au moment de la communion elle avait vu comme des croix argentées, lumineuses, en lévitation au-dessus des hosties. Selon elle, le prêtre avait dû les voir lui aussi, car ses réactions le montraient clairement. En temps normal, je n’aurais accordé aucun poids à un tel récit venant d’une personne déjà relativement âgée, dont les sens peuvent être trompeurs, mais ses paroles m’ont rappelé ma propre histoire, cette lumière qui s’était propagée depuis le centre de la liturgie.

Peu après la chute du régime, ma grand-mère s’est arrangée pour que je suive une préparation catéchétique au baptême et à la première communion. Je me rendais, je crois chaque dimanche, à l’église de Mlynárce, où cette préparation avait lieu. Je prenais toujours le même chemin, qui passait devant une maison près de laquelle poussait un grand cerisier. Un jour où je passais par là, les cerises étaient justement mûres. De grosses cerises délicieuses, en forme de cœur. Il s’est finalement avéré que je reviendrais très souvent vers cet arbre par la suite. Aujourd’hui encore, chaque année, entre la fin mai et le début juin, j’en goûte les fruits. Comme s’il m’était destiné. J’ai parfois le sentiment que ma vie est, dans une large mesure, tracée d’avance et qu’il me revient seulement de recueillir correctement tous les indices et d’accomplir mon destin.

7 Le lycée et une orientation professionnelle bien définie

À la fin de ma scolarité de base, j’ai dû choisir où poursuivre mes études. J’ai participé à quelques séances de préparation aux examens d’entrée dans une classe destinée aux élèves doués en mathématiques, au lycée Párovské. Je me suis rendu compte que je n’étais peut-être pas si doué que cela : certains jeunes de mon âge avaient sans doute de meilleures bases, puisqu’ils fréquentaient une école spécialisée pour les enfants doués en mathématiques, et réagissaient aux questions du professeur beaucoup plus vite que moi. J’avais moi aussi passé le concours d’entrée de cette école spécialisée — et j’avais été admis —, mais elle était mal située, à l’autre bout de la ville, et mes parents avaient estimé que cela ne justifiait pas des trajets quotidiens compliqués.

C'est pendant cette préparation en mathématiques que j'ai remarqué l'un de mes futurs camarades de classe. Bien qu'il ne fréquente pas l'école spécialisée dont je viens de parler, il surpassait tout le monde : Tibor.

Mon choix s'est finalement porté sur un lycée qui proposait une classe spécialisée avec un enseignement renforcé, non en mathématiques, mais en programmation. En septième ou huitième année, mes parents m'avaient en effet acheté, pour une somme alors exorbitante, mon premier ordinateur : un PC AT 386SX. Mon amour des ordinateurs avait été un coup de foudre à la première commande saisie. Mon oncle Zdeno, le frère de mon père, avait joué un rôle important dans cette histoire. Il dirigeait une entreprise spécialisée dans la vente d'ordinateurs. Sa femme, ma tante Katka, enseignait dans l'école que je fréquentais. Un jour, elle m'a demandé si je voulais venir voir le nouvel ordinateur qu'ils avaient chez eux. Je n'ai pas hésité une seconde et, le jour même, j'ai fait le pied de grue devant leur maison pendant deux heures, jusqu'à ce que ma cousine rentre de l'école et me laisse entrer pour accéder à l'ordinateur.

Ce n'était qu'un Commodore 64, mais, lorsque tout le monde a vu à quel point il m'enthousiasmait, mon père a discuté avec mon oncle et en a conclu, à juste titre, qu'il serait raisonnable d'encourager cette passion : les ordinateurs représentaient l'avenir et pourraient un jour me faire vivre. Après ma réussite au concours d'entrée de la classe de programmation, mon sort était scellé : je serais programmeur ou, comme on s'est mis à le dire plus tard, ingénieur logiciel.

8 La première année au lycée

Ma première année au lycée a été, dans une certaine mesure, un choc. Soudain, je n'étais plus le meilleur élève dans toutes les matières sauf la musique, comme à l'école auparavant. Il y avait là des gars manifestement plus forts que moi en mathématiques, en physique, et aussi dans d'autres matières comme les langues étrangères. Mon premier choc est survenu au deuxième cours de programmation, lorsque la professeure m'a interrogé alors que je n'étais absolument pas préparé. Dès le deuxième cours, j'ai eu un 3 à une interrogation orale dans la matière où je voulais exceller : la programmation. Jusque-là, cela m'aurait paru inconcevable. J'ai vite compris que ce ne serait pas aussi facile qu'avant, quand il me suffisait de revoir, pendant la récréation précédant le cours, ce que nous avions appris la fois précédente : c'était largement assez pour n'avoir que des 1.

Ici, il fallait travailler dur. Être sérieusement préparé à chaque cours, au moins suffisamment pour qu'une interrogation orale ou un contrôle surprise ne compromette pas mes chances d'obtenir un 1 dans la matière sur mon bulletin. Au premier semestre, je visais uniquement des 1, mais la professeure d'histoire m'a fait changer d'objectif. Vers la fin du semestre, je me suis porté volontaire pour une interrogation en expliquant que je voulais obtenir un 1, puisque je cherchais à n'avoir que des 1 partout. Elle m'a rabroué en me disant qu'au lycée seules les filles avaient des 1 dans toutes les matières et que, pour les garçons, ce n'était pas normal. À partir de là, je me suis moins acharné sur les notes et j'ai terminé avec un seul 2, en géographie, où j'avais raté l'un des derniers contrôles.

Vers la fin du premier semestre, nous sommes partis au ski avec la classe. Il n'y avait que trois filles parmi nous. La puberté battait son plein et mes hormones étaient en ébullition : j'avais quatorze ans. Un autre camarade, Peťo, et moi nous sommes intéressés à la même fille. Peťo a eu plus de chance que moi, et ils se sont mis ensemble. La colère et la frustration me faisaient littéralement bouillir. Je ne pouvais rien faire. Du moins, rien physiquement. J'ai donc retourné ma rage et ma colère vers l'intérieur. Je me représentais avec force, je visualisais la tête de Peťo explosant toute seule. Je ne lui aurais jamais rien fait concrètement, mais c'était ma façon de supporter tant bien que mal cet échec. J'ignore si cette visualisation intense a nui à Peťo ou non ; toujours est-il que, des années plus tard, il a eu un fils autiste. Cela n'est toutefois arrivé qu'avec son deuxième enfant, aussi j'espère vraiment n'y être pour rien. J'ai un jour rappelé cet épisode à Peťo lors de retrouvailles entre anciens camarades : il ne semblait pas établir de rapprochement ni y voir de lien direct. Si je le raconte, c'est avant tout pour que ma confession soit complète.

Une autre chose, liée à cette effervescence hormonale et à ma mauvaise façon de gérer la puberté sur ce plan, s'est passée chez ma grand-mère. Pendant une courte période, bien que je sache que j'en aurais honte un jour, j'ai eu tendance à importuner un peu ma cousine. Si j'évoque ici cette bêtise, c'est parce qu'elle me pèse sur la conscience et comme une forme d'excuse. Heureusement, cela a duré très peu de temps. J'ai commencé à sortir avec Katka à cette époque ; mes hormones ont trouvé un autre objet, plus légitime, et ensuite tout est plus ou moins rentré dans l'ordre.

Ma relation avec Katka a duré 10 ans, de mes 14 ans à mes 24 ans. Grâce à elle, j'ai vécu 10 ans dans un couple exemplaire. Katka avait une vision très conservatrice de tout ce qui touchait à la relation

amoureuse : nous ne nous sommes jamais trompés. Dans mon for intérieur, je suis, je crois, un peu plus libre d'esprit qu'elle ne l'était sur ces questions. Pour Katka, la sexualité devait être réservée exclusivement à une seule personne. Cette conception découle de la vision traditionnelle et conservatrice des relations, et elle est érigée en modèle surtout parce qu'elle réduit au minimum les conflits dans la société. « Tu ne commettras pas d'adultère » est, après tout, l'un des dix commandements de Moïse. Jusqu'à présent, des situations comme la naissance d'enfants hors mariage ont été considérées comme les conséquences stigmatisantes d'une transgression des règles morales. S'il en a été ainsi jusqu'ici, c'est, là encore, l'une des conséquences de la lutte pour des ressources limitées. Un enfant né hors mariage ou issu d'une autre union constitue en effet une source permanente de difficultés dans n'importe quel couple, de sa naissance jusqu'à la mort des époux — et même au-delà, à travers les péripéties de la succession. Selon moi, la sexualité devrait avant tout apporter de la joie, dans une mesure raisonnable.

Si l'on résout le problème d'une répartition véritablement équitable des ressources dans la société — autrement dit, si l'éternel problème de la lutte pour les ressources cesse d'exister —, le regard de la majorité de la société sur la sexualité se libéralisera considérablement. Dans une société moderne et développée, la prospérité sera telle que toute crainte concernant le patrimoine et la sécurité matérielle perdra son sens.

Tout simplement, le conservatisme traditionnel repose sur des prémisses qui vont changer dans un avenir proche, et cette conception ne sera plus d'actualité. Je pense que le fait de réserver son temps à la famille pendant l'éducation des enfants continuera de jouer un rôle important dans la société. Mais, une fois les enfants parvenus au début de l'âge adulte, lorsqu'ils auront compris comment fonctionnent les relations, rester toute sa vie dans le même couple me paraît contraire à la nature humaine. Surtout si l'on tient compte du fait que, selon toute probabilité, les progrès de la médecine permettront aux êtres humains de vivre indéfiniment.

Pour conclure : lorsqu'un couple a de jeunes enfants, il est souhaitable, du point de vue de la société, que ceux-ci soient élevés par leurs deux parents, et il serait bon que l'amour des parents l'un pour l'autre soit perceptible. L'enfant doit sentir qu'il est le fruit et l'incarnation de l'amour entre deux personnes qui, en le concevant, ont pris un engagement considérable. Mais une promesse comme celle que l'on fait aujourd'hui à l'église lors du mariage — « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni » —, jusqu'à la fin de la vie, est trop contraignante et s'accorde mal avec la nature joueuse de l'être humain. L'évolution de l'ordre mondial vers une répartition équitable des ressources entraînera naturellement un changement dans ce domaine également.

9 Les funérailles de la mère de mon père

Pendant mes années de lycée, la mère de mon père est morte : mon autre grand-mère, du côté paternel. Je n'étais pas aussi proche d'elle que de la mère de ma mère. Aux funérailles, j'ai observé mon père avec attention. Je m'étais mis en tête que, si sa mort l'avait profondément affecté, je ferais tout pour l'annuler, alors même que ma grand-mère était morte depuis plusieurs jours. Mon père a remarqué que je le regardais intensément, et une larme lui a échappé. Il ne m'en fallait pas davantage. J'ai concentré toute mon énergie psychique sur le réveil de ma grand-mère. Je la rappelais à la vie avec tant de force par ma conscience que j'ai de nouveau failli m'évanouir. Ma tante, qui se tenait près de moi, a dû me soutenir.

J'ai alors fait ma première expérience vraiment brutale de la mort : il semblait que je n'avais pas le pouvoir de renverser une telle chose, même en le voulant de toutes mes forces. Quelques années plus tard, peu après ma séparation avec Katka, des camarades d'université sont venus me voir à Praha, où je vivais alors. Nous étions dans un bar où un groupe de trois jeunes femmes était venu s'amuser. L'une d'elles s'appelait Karolína — comme ma grand-mère décédée. Je n'avais pas du tout prêté attention à son prénom, mais, lorsque j'ai dit à mon père que je sortais avec Karolína, il en est resté pétrifié. J'ai alors compris qu'il savait très bien ce que je m'étais promis lors des funérailles et qu'il voyait dans ma relation avec une éventuelle Karolína Bošková une sorte d'accomplissement de cette résolution. Je n'avais absolument pas commencé à la fréquenter dans cette intention. La relation s'est finalement peu à peu éteinte. Il m'en est resté une leçon : je ne peux probablement pas revenir sur des choses comme la mort d'un proche, mais l'effort psychique fourni à un instant donné se manifeste peut-être plus tard d'une manière inattendue et me revient, d'une certaine façon, comme un boomerang.

10 Mes premiers projets de programmation

En première année, après avoir appris les bases du Pascal, je me suis lancé dans mon premier projet : un programme permettant de dessiner à la souris sur une toile, un peu comme dans Paintbrush sous Windows.

J'ai bricolé une première version qui contenait à peu près toutes les erreurs qu'un programmeur débutant peut commettre. À l'époque, je ne savais pas encore ce qu'étaient les procédures et les fonctions, et j'avais tout fourré dans la boucle principale du programme. Bref, une catastrophe absolue. Quand j'ai dû permettre l'enregistrement dans un fichier de ce que l'utilisateur avait dessiné, j'ai demandé de l'aide à Áron, un élève d'une classe supérieure. En découvrant ce bazar, il m'a créé une première fonction pour enregistrer les données et une seconde pour les charger depuis un fichier. Lorsqu'il m'a rendu le travail terminé, il m'a dit : « Et apprends donc à écrire des procédures et des fonctions. » Áron a, par la suite, encore beaucoup influencé ma vie de programmeur. Avec des camarades talentueux de sa classe, il avait en effet réussi à créer le premier jeu d'aventure slovaque, un jeu vidéo qui était commercialisé comme n'importe quel autre. Tout un pôle de programmeurs, de graphistes et de scénaristes s'est constitué autour de lui, chacun essayant de reproduire son succès. Avec Tibor et l'aide d'autres camarades, nous sommes parvenus à créer un moteur d'animation en graphismes SVGA (640x480), avec 256 couleurs. Cela signifiait qu'un décor s'affichait à l'écran, dans lequel on pouvait faire défiler la vue, et que des soldats et des chars étaient placés au premier plan. On pouvait cliquer sur les uns comme sur les autres et leur indiquer où se déplacer. Une fois l'ordre donné, la figurine se rendait à l'endroit voulu. Plusieurs pouvaient se déplacer en même temps, sans pénétrer dans les zones interdites, délimitées par des polygones fermés. À l'aide de l'algorithme de Dijkstra, Tibor avait programmé la recherche du chemin le plus court entre deux points quelconques, de façon que la figurine n'entre pas dans une zone interdite délimitée par un polygone. À l'époque, aucun autre jeu achevé n'offrait encore une résolution SVGA. La raison en était qu'aucun langage de programmation ne permettait jusque-là de stocker plus de 64 KB de données dans une seule variable. Cela ne suffisait que pour une résolution de 320x200 avec 256 couleurs. Avec Watcom C/C++, que nous avions utilisé à l'exemple d'Áron, c'était désormais possible.

Notre chef-d'œuvre était loin d'avoir un quelconque potentiel commercial, mais il m'a beaucoup aidé à décrocher mes futurs emplois. Chaque fois que je le montrais à quelqu'un, les réactions ressemblaient à ceci : « Tu gâcherais ton talent chez nous, tu devrais continuer dans cette voie. » J'ai conservé le code source du jeu jusqu'à aujourd'hui et, quand je traverse un moment de faiblesse ou une période difficile, je le lance pour me rappeler que les choses ne peuvent pas être aussi mauvaises qu'elles en ont l'air, puisque Tibor et moi étions déjà aussi débrouillards à 14 ans.



11 L'université d'économie

Lorsque j'ai dû décider dans quelle université poursuivre mes études après le lycée, la programmation a naturellement joué un rôle primordial. Il existait des établissements à orientation technique, comme la faculté de génie électrique et d'informatique (FEI) de l'Université technique slovaque, ou même directement MatFyz. Le concours d'entrée de MatFyz a montré que mon talent pour les mathématiques n'était pas assez exceptionnel pour que je puisse y étudier sans souffrir. Dieu merci, je n'ai même pas réussi le concours. Plus tard, j'ai rencontré à plusieurs reprises des personnes qui n'avaient pas tenu à MatFyz et avaient fini, par exemple, à l'université d'économie. Chaque fois, j'étais reconnaissant de ne pas avoir connu le même sort et d'avoir choisi le bon établissement du premier coup. La FEI m'a admis sans concours grâce à mes résultats au lycée. Mais je n'avais pas envie d'y aller, car la première année était un travail acharné, qui s'achevait sur une sélection draconienne éliminant des dizaines de pour cent des nouveaux étudiants. Tibor, qui visait depuis le début l'université d'économie, a beaucoup influencé mon choix. Elle a surtout commencé à me paraître une bonne option après que j'ai entendu quelques plaisanteries : c'était, disait-on, « l'université du tramway », car les seuls à ne pas y terminer leurs études étaient ceux qui se faisaient écraser par un tramway à Bratislava. Cela signifiait que je pourrais probablement travailler tout en étudiant, ce qui s'est révélé par la suite être un raisonnement très judicieux et tout à fait juste.

Un ami m'a aidé à obtenir d'excellents résultats au concours d'entrée : il le passait le même jour que moi et était assis à la table devant la mienne. J'ai réussi à copier sur lui les trois derniers exercices de mathématiques, que je n'avais pas eu le temps de résoudre dans le délai imparti. C'est alors que j'ai pris conscience, pour la première fois de façon assez nette, qu'il est plus important d'avoir de bonnes relations avec des gens qui possèdent certaines compétences que de posséder soi-même ces compétences. Il faut ensuite tirer parti des effets de réseau de ces connaissances. J'aurais été admis même sans cette petite tricherie, mais je n'aurais pas figuré aussi haut dans le classement et je n'aurais pas, par la suite, été affecté à la même chambre de résidence universitaire avec les colocataires que j'ai finalement eus.

Dès les premières semaines à l'université, j'ai commencé à chercher du travail. Internet en était encore, pour ainsi dire, à ses balbutiements en Slovaquie, mais, grâce à l'adresse électronique que l'université m'avait attribuée et à l'accès à Internet depuis les salles de cours, j'ai rapidement obtenu un entretien avec quelqu'un de Slovenská sporiteľňa. Quand je suis arrivé à l'agence bancaire et que j'ai gagné son bureau, tout s'est déroulé avec une facilité extraordinaire. Il m'a suffi de lui montrer mon projet avec les soldats et le char en mouvement, et tout a été entendu. Il m'a aussitôt emmené dans les locaux d'Asset, l'entreprise qui fournissait alors à Slovenská sporiteľňa son système d'information bancaire. Il m'a présenté au responsable du projet Cenné papiere, Julo Petrenko. Julo était un peu plus jeune que mon père, et le courant est tout de suite passé entre nous. Lorsque nous sommes entrés dans son bureau, il avait les pieds sur la table et était couvert de débris de graines de courge, qu'il a continué à décortiquer sans la moindre gêne pendant tout mon entretien. L'homme de la banque lui a parlé de mon projet avec les petits soldats, et nous avons fini par nous taper dans la main : je suis reparti avec un manuel d'environ 700 pages sur le système de gestion de bases de données Oracle, convenant de revenir la semaine suivante après l'avoir parcouru. Julo s'est mis à m'appeler « jeune homme », et moi à l'appeler Július. Je le soupçonnais de ne pas

beaucoup apprécier cela, mais il n'avait pas le choix ; après ce que j'avais vu pendant l'entretien, cela lui allait, d'une certaine façon.

Pendant mon premier semestre à l'université, j'ai cherché à savoir dans quelle mesure il était réellement nécessaire d'assister aux cours magistraux : certains enseignants l'exigeaient, tandis que, pour d'autres, il suffisait de venir à peu près préparé aux travaux dirigés obligatoires. Travailler pour une entreprise qui fournissait le système d'information de la plus grande banque slovaque s'est avéré un immense avantage. Pour valider le cours d'informatique, il fallait préparer un petit projet de base de données démontrant les principes de normalisation et de conception. J'ai terminé le mien en environ 1,5 heure ; il s'appelait Gestion d'un portefeuille de titres. J'ai dessiné soigneusement les tables : celle des portefeuilles, celle des types de titres, puis les relations M : N entre le client, le portefeuille et les listes de titres détenus. Quand je l'ai rendu, tout le monde est resté à me regarder. L'enseignant chargé des travaux dirigés m'a demandé : « Mais savez-vous seulement ce qu'est un portefeuille ? » Je lui ai répondu que je travaillais pour l'entreprise qui réalisait le système d'information de Slovenská sporiteľňa. Sur le projet Cenné papiere. Il en est resté bouche bée un instant : après tout, un étudiant de première année qui avait déjà réussi à se faire embaucher ainsi et à mener de front ses études et un travail de ce genre ne devait pas être si courant.

Ma première session d'examens a elle aussi servi à tester jusqu'où je pouvais aller. Mon objectif était de réduire les révisions au minimum, d'obtenir au moins un 3 et de consacrer le plus de temps possible au travail. Julo me taquinait à ce sujet : il affirmait que ses connaissances qui étudiaient à l'université d'économie ne consacraient jamais plus de trois jours à préparer un examen. Je lui rétorquais que c'était ma première session et que je ne voulais pas la sous-estimer. Le premier examen, juste après Noël, portait sur une matière fondamentale : la théorie économique générale, VET. C'était le grand épouvantail de tous les étudiants de première année. Heureusement, mon enseignante était sans doute la meilleure que l'on puisse avoir : il fallait certes connaître le cours, mais, une fois ses connaissances démontrées, on ne repartait pas sans avoir obtenu au moins un 3. Après Noël, je suis arrivé à la résidence universitaire de bonne humeur, ayant révisé, et, la veille de l'examen, je voyais nettement se profiler une victoire sans appel. C'est bien ce qui s'est passé. J'ai obtenu un 1. Il est vrai que j'avais tiré probablement la question la plus facile possible : la relation entre la demande, l'offre et le prix sur un marché libre. L'examinatrice a fait remarquer qu'une question aussi facile pour commencer, c'était une chance. Je lui ai répondu que, dans ce cas, j'allais en tirer une autre. Elle a ri et m'a dit que la chance souriait à ceux qui étaient préparés et que je devais en rester là.

Mon deuxième examen n'a pas été une telle promenade de santé. Il s'agissait de l'introduction au droit. Le cours était assuré par une enseignante assez lunatique, qui donnait des 3 même lorsqu'on ne se rappelait que vaguement quelque chose en rapport avec la question ; l'essentiel était de ne pas laisser voir qu'on se faisait dessus. Lors de ma première tentative, je n'avais pas encore compris son fonctionnement et je n'ai même pas obtenu ce 3. À mesure que la session avançait et que je réussissais de plus en plus d'examens, j'ai parlé de celui de droit avec plusieurs camarades. Certains m'ont raconté qu'ils avaient lu le polycopié la veille et avaient tranquillement obtenu leur 3. Je me demandais où pouvait être l'astuce, puis j'ai compris en écoutant l'un d'eux. Il me racontait qu'il avait parlé avec elle de son travail. Tout simplement, elle l'avait vu comme son égal : par cette conversation, il s'était comme affranchi du rôle

d'étudiant qui mendie une note et lui avait fait comprendre qu'ils étaient, en réalité, sur un pied d'égalité. Fort de cette leçon, je me suis présenté de nouveau. Je lui ai exposé ce que je savais sur la question tirée, en veillant à ne pas laisser deviner, ne serait-ce qu'un instant, combien je tremblais à l'idée de repartir sans avoir réussi. J'ai fait comme si cela m'était plus ou moins égal, et cette fois cela a marché. C'est l'une des notes que j'ai obtenues davantage par l'analyse psychologique de l'examinatrice que par mes connaissances. Apprendre tout le contenu d'un polycopié de droit d'environ 400 pages était pour moi une tâche relativement difficile, car sa lecture même m'ennuyait. Alors l'apprendre… D'autres examens où l'analyse de l'examinateur jouait un rôle important ont suivi, mais celui-ci a été, en première année, le premier obstacle potentiellement assez sérieux dont j'ai tiré de nombreuses leçons pour l'avenir.

Nous avons passé notre premier été universitaire, Katka et moi, dans une résidence étudiante proche de mon travail. Peu à peu, je me suis mis à gagner davantage que mes deux parents réunis à l'époque. J'y suis aussi parvenu en me mettant à mon compte et en optimisant mes impôts et mes cotisations. Au lieu des quelque 50 % d'impôts et de cotisations qui pesaient alors sur un salarié ordinaire à temps plein, je payais beaucoup moins, peut-être autour de 25 %. Il me restait ainsi bien plus d'argent net, et, à la fin de mes études, j'avais suffisamment économisé pour acheter comptant mon premier appartement de trois pièces à Nitra. Je le possède toujours, et il représente une part importante de mon patrimoine, puisque son prix a été multiplié par plus de 6 entre son achat, en 2002, et aujourd'hui, en 2025.

Pendant mon travail chez Asset, j'ai vécu une situation qui m'a montré comment bien traiter ses employés et comment retourner une difficulté apparemment insoluble au bénéfice de toute une équipe. Nous développions un projet destiné à proposer aux clients de la banque un produit leur permettant de constituer une épargne en titres au sein d'un portefeuille, tout en plaçant les fonds excédentaires qui n'étaient pas alors affectés à des titres sur des dépôts à terme mieux rémunérés que d'ordinaire. C'était, je crois, autour d'une période électorale, et aucun employé de la banque n'osait signer pour Asset la réception d'un tel projet, car tout le monde attendait le résultat des élections. Du côté de notre client, la banque, notre interlocuteur était un jeune homme, probablement à peine plus âgé que moi. La raison officielle qu'ils avaient donnée pour ne pas réceptionner le projet était le manque de temps pour le tester. Naïf, et ignorant tout des enjeux politiques à plus grande échelle, j'ai pris rendez-vous pour déjeuner avec ce jeune employé de la banque afin de lui proposer mon aide pour les tests, ce qui devait faciliter la réception officielle du projet. Pendant le déjeuner, il m'a expliqué comment les choses se passaient réellement. Lorsque Julo a appris que j'avais déjeuné avec lui, cela a déclenché un tel remue-ménage que je n'en revenais pas. Je ne me souviens plus des détails exacts, mais Julo m'a alors emmené déjeuner avec Chrenko, le propriétaire d'Asset. Selon Forbes, Chrenko a figuré ou figure encore parmi les Slovaques les plus riches. À en juger par la suite des événements, Julo a manifestement reçu de Chrenko l'ordre de faire réceptionner le projet à tout prix. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé ou non en coulisses, mais j'étais sidéré qu'un étudiant insignifiant, en mettant naïvement son nez quelque part comme le dernier des idiots, puisse provoquer un tel séisme. Pendant les semaines suivantes, Julo avait la tête pleine des soucis de ce projet. Après quelques péripéties, celui-ci a pourtant fini par être livré avec succès. Il a dû se passer en coulisses quelque chose dont je n'ai jamais eu connaissance : je ne trouve pas d'autre explication. Il est cependant possible que ce soit ma tentative naïve de résoudre le problème qui ait déclenché toute cette avalanche d'événements. J'en ai retenu que même la personne la plus insignifiante d'un projet peut

accomplir des miracles. Depuis, je ne sous-estime aucun membre de mon équipe, car ceux qui semblent avoir le moins de poids peuvent finalement être ceux qui tranchent les questions les plus importantes. Souvent, ceux qui paraissent moins importants dans un projet y ont en réalité engagé leur esprit, au sens où ils maîtrisent beaucoup plus fortement les éléments de la réalité qui contribuent à sa réussite.

J'ai passé mon deuxième été universitaire à la résidence de Horský park, qui appartenait à l'université d'économie, là où j'habitais aussi pendant l'année. Au travail, j'avais une nouvelle collègue, Ľudmila, elle aussi diplômée de cette université. Elle était assez compétente, mais ce qui m'a le plus surpris chez elle, c'étaient ses incursions dans des domaines où je ne me serais sans doute pas aventuré de moi-même. Elle avait un petit grain de folie et un goût pour une musique gothique plutôt sombre. Elle aimait s'habiller en noir, mais ne voyait aucun inconvénient à mettre une perruque d'un bleu intense et à venir ainsi au travail. Ľudmila m'a fait découvrir l'œuvre d'un certain František Bardon, qui aimait qu'on le qualifie de mage blanc et avait écrit quelques livres censés constituer une sorte de guide pratique pour devenir un véritable mage. Bardon aurait d'abord été emprisonné par les nazis en Allemagne, puis par les communistes en Slovaquie. Par curiosité, j'ai lu certains de ses livres. Certaines choses qu'il y décrivait étaient assez inspirantes, notamment ses explications sur le fonctionnement de divers phénomènes. Lorsque j'ai essayé quelques-uns des exercices qu'il recommandait — par exemple, m'efforcer de surveiller mes pensées et de ne penser à rien —, j'ai vite constaté que ces expériences étaient plus nuisibles que bénéfiques. Après quelques tentatives pour ne penser à rien, je me suis en effet aperçu que j'avais plus de mal à me concentrer au travail, et c'était pour moi une ligne rouge que je ne comptais pas franchir. Parmi les autres choses qu'il recommandait figurait, par exemple, la création d'une amulette : il fallait choisir un objet auquel on tenait et le déposer, pour la nuit, dans un endroit difficile d'accès, en haut d'une armoire par exemple. Puis s'obliger, chaque nuit, à se lever pour toucher cet objet. L'énergie dépensée pour se lever au milieu de la nuit devait ainsi s'accumuler, et l'objet devenir une sorte d'amulette bénéfique, chargée d'énergie positive. Je n'ai jamais essayé, mais, à lire cette description, il me paraissait tout à fait plausible que l'on puisse ainsi fabriquer un objet chargé d'énergie positive. On pouvait certainement au moins le croire, et cela pouvait suffire pour que l'objet possède ces propriétés. J'ai définitivement tourné le dos à Bardon lorsque j'ai trouvé, sur un forum Internet, le témoignage de quelqu'un qui avait suivi ses instructions et reconnaissait n'avoir absolument rien obtenu en matière de magie blanche. J'ai commencé à considérer la pratique de ses exercices comme une perte de temps. Récemment, j'ai vu une comparaison : une carte du monde tel qu'on le concevait aux temps anciens et dans l'Antiquité, avec la Méditerranée au centre et, autour, quelque chose qui ressemblait vaguement aux pays que nous connaissons aujourd'hui, mise en regard d'une carte moderne. Comme si un petit enfant avait essayé de dessiner de mémoire ce qu'il avait vu sur une vraie carte. C'est exactement l'impression que me donnaient les connaissances de Bardon sur le fonctionnement des choses, comparées à la science moderne. La magie de la société moderne, c'est la science, qui affine et précise progressivement la carte de nos connaissances. Lire comment un homme voyait le fonctionnement de la nature il y a moins de cent ans n'en a pas moins été une expérience inspirante.

12 Un été en Amérique

Je n'ai pas passé l'été 2000 au travail, comme j'en avais l'habitude. Katka et moi avions organisé, dans le cadre du programme Work & Travel, un séjour de travail estival en Amérique. Nous faisions partie de la même équipe de nettoyage au parc aquatique Noah's Ark, à Wisconsin Dells, une petite ville touristique non loin de Madison, la capitale du Wisconsin.

Découvrir l'Amérique du point de vue d'un saisonnier dans un parc a été une expérience qui m'a marqué pour la vie. Avant de m'y rendre pour de bon, je pensais que je finirais par m'y installer pour y donner toute son ampleur à ma carrière, puisque c'était là que les conditions s'y prêtaient le mieux. Après cet été-là, je savais pourtant que rester en Europe serait bien plus confortable pour moi. Même une chose aussi élémentaire que l'organisation des rues me déplaisait. Tout me semblait trop large, trop ouvert. Pas de centre-ville avec de petites rues étroites et accueillantes comme en Europe. Je ne m'y sentais pas bien. Katka ne contribuait guère non plus à ma tranquillité : pour la première fois de sa vie, elle était éloignée de sa famille pendant une longue période, et elle le vivait très mal. Dès le début de notre séjour, après une dispute sur la question de savoir si nous allions tourner les talons et rentrer immédiatement chez nous, elle a disparu pendant un moment. J'ai sillonné Wisconsin Dells à vélo comme un fou, en imaginant ce que ses parents me diraient quand je leur annoncerais qu'elle avait tout bonnement disparu en plein milieu de l'Amérique. Un stress de dingue. Pendant un instant, j'ai vraiment cru que quelqu'un l'avait enlevée, ou quelque chose de ce genre. J'ai fini par la retrouver, se balançant tranquillement sur une balançoire non loin de la maison où l'on nous avait logés.

Ce jour-là, pourtant, mon karma émotionnel a enregistré l'empreinte la plus forte de toute ma vie jusque-là. J'ai réellement cru, l'espace d'un instant, qu'il était arrivé quelque chose de très grave. Plus tard, alors que nous étions déjà séparés et qu'elle travaillait au pair à Londýn, Katka a vécu une expérience semblable. Pendant un moment, elle a parcouru Londýn à la recherche des enfants qui lui avaient été confiés, dans le même état d'angoisse.



Au travail au parc aquatique Noah's Ark, à Wisconsin Dells



Avec Katka, un jour de congé dans le Wisconsin

13 Ma première rencontre avec l'idée de Viditeľné peniaze — l'œuvre de Neale Donald Walsch

Aux alentours du tournant du millénaire, j'ai lu une série de livres de l'écrivain américain Neale Donald Walsch, Hovory s Bohom 1-3. Ces livres sont une œuvre exceptionnelle : l'auteur y aborde pratiquement tous les domaines de la vie humaine. Certaines descriptions, essentiellement ontologiques, des mécanismes qui régissent les rapports entre l'homme et Dieu constituent à mes yeux l'œuvre la plus remarquable et la plus aboutie que j'aie jamais lue dans ce domaine. Cet homme est un génie religieux. Dès les premières pages du premier livre sont exposés les principes ontologiques fondamentaux que j'avais moi-même découverts par la réflexion, mais que je n'avais jamais vus ailleurs réunis et formulés avec une telle clarté.

Un athée pur et dur ne pourra sans doute pas apprécier pleinement son œuvre, car le langage dans lequel elle est écrite ne repose pas sur des notions concrètes : il recourt souvent à des concepts comme celui de l'être, auquel il prête en outre des attributs humains, affirmant par exemple que l'être voulait se connaître lui-même, etc. Mais, à la lecture, tout s'est parfaitement emboîté pour moi. Dès le début, il examine par exemple une question aussi simple qu'utile : comment bien prier. Bien prier consiste à remercier Dieu, en son for intérieur, pour les choses qui nous sont déjà arrivées. En exprimant sa gratitude pour quelque chose qui a déjà eu lieu, on accomplit en réalité le sens de la vie. Car on reconnaît ce qui existe sous la forme où cela s'est produit : on confirme que ce qui s'est passé était bon. Et voilà la musique qui convient aux oreilles de Dieu comme à celles des hommes. Lorsqu'on énonce une condition dans sa prière, par exemple « donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour », on dit en réalité qu'il pourrait aussi se produire une situation où, pour une raison quelconque, ce pain viendrait à nous manquer. C'est comme si votre propre enfant vous rappelait chaque jour qu'il a besoin de manger. Il n'est pourtant pas nécessaire de le dire explicitement : tout parent responsable le sait. Dans son ensemble, le Notre Père me paraît davantage être une création d'hommes qui ont essayé, à travers leur regard humain, d'appréhender d'une manière ou d'une autre leur relation à Dieu. Il comporte plusieurs éléments discutables, à commencer par le simple fait que Dieu ne se trouve tout de même pas exclusivement aux cieux.

Le deuxième des trois livres traite aussi d'un meilleur système d'organisation de la société. Le mieux est sans doute d'en citer un passage :

« Ceci n'est pas une proposition, mais un appel. Je vous appelle à vous débarrasser de tout l'argent, de tous les billets et de toutes les pièces, de toutes les monnaies nationales, et à repartir entièrement de zéro. Instaurez un système monétaire international qui soit totalement ouvert, vérifiable et transparent. Instaurez un système mondial de compensation qui attribuera des crédits pour les services rendus et des débits pour les services utilisés et les biens consommés. Tout serait consigné. Les revenus des placements, les héritages, les gains à la loterie, les traitements et les salaires, les pourboires : absolument tout. On ne pourrait rien acheter sans crédits. Il n'existerait aucune autre monnaie. Tous les relevés financiers seraient accessibles à chacun. On dit que l'on reconnaît quelqu'un à son compte en banque. Ce système s'en approcherait. Les gens en sauraient beaucoup plus les uns sur les autres qu'aujourd'hui. Non seulement vous en sauriez davantage les uns sur les autres, mais vous en sauriez davantage sur tout. Vous sauriez

combien les grandes entreprises paient et dépensent, quels sont leurs coûts de production et leurs prix de vente. (Peux-tu imaginer ce que feraient ces entreprises si elles devaient afficher deux prix sur tous leurs produits ? Cela ferait-il baisser les prix, oui ou non ? Cela stimulerait-il la concurrence et favoriserait-il un commerce honnête ? Tu ne peux même pas imaginer les conséquences d'un tel système.) Les virements de compte à compte seraient instantanés, parfaitement visibles et transparents. Cela signifie que n'importe qui pourrait, à tout moment, consulter les relevés financiers de n'importe quel individu ou de n'importe quelle entreprise. Rien ne serait secret. Le CKS prélèverait dix pour cent sur tous les revenus et bénéfices des personnes qui demanderaient volontairement cette retenue. Il n'y aurait pas d'impôts auxquels on pourrait se soustraire. Puisque tous les relevés seraient accessibles, chacun saurait qui verse dix pour cent de ses bénéfices au profit de la société tout entière. Tous les programmes publics et sociaux seraient financés par ces retenues volontaires. Le système entier serait très simple et transparent. » Personne n'accepterait cela. « Bien sûr que non. Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'un tel système empêcherait chacun de faire quoi que ce soit qu'il ne voudrait pas voir porté à la connaissance des autres. Mais pourquoi voudriez-vous faire de telles choses ? Je vais te le dire. Parce que vous vivez dans une société fondée sur l'idée qu'il est parfaitement naturel que "seuls les plus forts survivent". Si l'objectif principal de votre société était une vie digne pour tous, comme c'est le cas dans toutes les sociétés véritablement éclairées, votre besoin de cachotteries et de pratiques clandestines disparaîtrait. Te rends-tu compte de toute la corruption qu'un tel système éliminerait ? Le secret de sa réussite réside dans la visibilité et la transparence. » Quelle merveilleuse idée. Une transparence totale dans les opérations financières. J'essaie de trouver une raison pour laquelle ce serait mal, mais rien ne me vient à l'esprit. « Bien sûr que non, puisque tu n'as rien à cacher. Mais peux-tu imaginer le tollé que soulèveraient les riches et les puissants de ce monde s'ils savaient que chaque achat et chaque vente, chaque décision commerciale et chaque accord, que tout serait accessible à quiconque s'y intéresse ? Je vais te dire ceci : rien ne conduit plus vite à l'honnêteté que la transparence et la visibilité. La visibilité est un autre mot pour la vérité. Connais la vérité, et la vérité te rendra libre. Les gouvernements, les multinationales et les puissants de ce monde en sont parfaitement conscients, et c'est pourquoi ils ne permettront jamais qu'un système politique, social ou économique, quel qu'il soit, soit fondé sur la vérité. Dans les sociétés éclairées, il n'y a pas de secrets. Chacun sait ce que les autres possèdent, combien ils gagnent, quels impôts ils paient ; chacun sait ce que chaque entreprise achète et vend et quels bénéfices elle réalise. Tout le monde sait TOUT. Sais-tu pourquoi cela n'est possible que dans les sociétés éclairées ? Parce que, dans une société éclairée, personne ne veut rien obtenir aux dépens des autres. » C'est une manière de vivre radicale. « Elle ne paraît radicale qu'aux habitants des sociétés primitives. Dans les sociétés éclairées, elle est parfaitement normale. » Cette idée de visibilité et de transparence me fascine. Penses-tu qu'il serait possible de l'appliquer aussi à d'autres domaines de notre vie ? Pourrait-elle devenir le principe essentiel de notre conduite dans nos relations personnelles ? « Je l'espère. » Et ce n'est pas encore le cas. « En général, non. Pas sur votre planète. La plupart des gens ont toujours quelque chose à cacher. » Pourquoi ? « Dans leurs relations personnelles, et à vrai dire dans toutes leurs relations, les gens ont peur de perdre quelque chose ou de ne pas l'obtenir. Pourtant, les meilleures relations personnelles, et certainement les meilleures relations amoureuses, sont celles dans lesquelles les partenaires savent tout l'un de l'autre. Dans de telles relations, il n'existe aucun secret, aucune incertitude, rien n'est laissé dans le non-dit, rien n'est dissimulé. Personne ne cherche à

“rouler” l’autre. » Mais si tout le monde savait tout ce que nous pensons… « Un instant. Nous ne parlons ni de l’absence de vie privée ni de l’impossibilité de se développer spirituellement. Ce n’est absolument pas de cela que je parle. Nous parlons d’honnêteté et d’ouverture dans nos rapports avec les autres. Du fait que vous devriez toujours dire la vérité et ne pas la taire lorsque vous savez qu’il faut la dire. Je dis que vous ne devriez jamais mentir ni déformer la vérité. Nous disons que tous les êtres humains devraient disposer de toutes les informations nécessaires. Je parle d’honnêteté et de sincérité. Cela ne signifie évidemment pas que vous devriez parler en public de vos affaires privées. De chacune de vos pensées, de chacune de vos opinions, de chacun de vos souvenirs, de chacune de vos idées et de chacune de vos réactions. Ce serait de la folie, pas de l’ouverture. Nous parlons ici d’une communication sincère et ouverte. Mais cette idée semble étonnante. » Peux-tu répéter ? « Cette idée semble étonnante. » Tu devrais te produire au cabaret. « C’est bien ce que je fais. » Parlons sérieusement, c’est vraiment une idée formidable. Imagine une société fondée sur le principe de visibilité. Penses-tu que cela fonctionnerait ? « Je vais te dire une chose. La moitié des maux de la société auraient disparu dès demain. La moitié des soucis, des conflits, de la colère, des frustrations… Il est certain qu’au début les gens seraient mécontents et furieux en découvrant enfin à quel point ils ont été trompés et exploités. Mais, en l’espace de deux mois, toute leur colère serait retombée. Réfléchis-y. Penses-tu que tu pourrais vivre ainsi ? Aucun secret. Une transparence totale. Une visibilité parfaite. Et si tu ne pouvais pas vivre ainsi, pourquoi ? Que caches-tu aux gens ? Que leur dis-tu qui soit faux ? Le mensonge a-t-il conduit votre monde à l’état dans lequel vous souhaitez le voir ? La manipulation des marchés, des situations et des individus vous a-t-elle apporté quoi que ce soit de bénéfique ? La “vie privée” est-elle réellement une condition préalable à la vie sociale et individuelle ? Que se passerait-il si chacun pouvait tout voir ? Il y a là une certaine ironie. Ne comprends-tu pas que c’est précisément pour cette raison que tu avais peur de ta première rencontre avec Dieu ? Ne comprends-tu pas que tu craignais de voir tous les faux-semblants prendre fin ? Mais tu n’as rien à craindre. Personne ne te jugera, personne ne te précipitera dans les flammes éternelles de l’enfer. »

Quand j’ai lu ce passage pour la première fois, j’ai immédiatement compris qu’une telle transformation de la société méritait de devenir le sens de ma vie. Je savais à quelle résistance cette idée se heurterait. Et je savais aussi que, grâce à l’informatique, je détenais la clé qui permettrait de commencer à concrétiser ce changement. La lecture des livres de Walsch a changé ma vie une fois pour toutes. Peu après est apparu un premier projet qui touchait de très près aux finances publiques et à leur gestion : celui du Trésor public de la République slovaque.

14 Mon travail chez QBSW — le projet du Trésor public

Après mon retour d'Amérique, j'ai encore essayé quelque temps de trouver un stage aux États-Unis. Cette année-là, Tibor avait réussi à en décrocher un dans une entreprise informatique de Miami. Katka et moi étions rentrés en Slovaquie début septembre, et, vers le milieu du mois, j'ai pris l'avion pour rejoindre Tibor à Miami, dans l'espoir de trouver un stage semblable au sien. Après quelques discussions avec une agente de l'immigration au sujet de mon visa, qui expirait un mois plus tard, j'ai finalement été autorisé à entrer. Je n'ai pas trouvé de stage, mais, de toute façon, cela n'aurait servi à rien : j'ai appris par la suite qu'il n'était pas possible d'enchaîner un visa de travail du programme Work & Travel avec un visa de stage. Cela ne me dérangeait pas outre mesure, puisque mon séjour en Amérique m'avait déjà fait comprendre que ce n'était pas pour moi.

De retour en Slovaquie, j'ai repris mon travail chez Asset, mais cette fois sur un nouveau projet, baptisé Dealing. Il s'agissait d'une partie du système d'information bancaire grâce à laquelle les opérateurs de la banque intervenaient sur les marchés boursiers. Le projet était étroitement lié au projet Cenné papiere, mais portait davantage sur les opérations interbancaires entre les opérateurs des différentes banques. J'y ai fait la connaissance de plusieurs collègues de mon âge qui, eux, étudiaient à la FEI. J'ai de nouveau constaté de mes propres yeux qu'il pouvait être assez compliqué de concilier un cursus aussi exigeant avec un emploi. Certains ont fini par être renvoyés de la FEI et par se retrouver à l'université d'économie. Peu après, ces nouveaux collègues m'ont fait une proposition de travail. Un cadre d'Asset avait quitté l'entreprise pour rejoindre le ministère des Finances, où il devait préparer le dossier d'appel d'offres du Trésor public que le ministère comptait lancer dans un avenir proche. Cet employé, que j'appellerai Michal Suchota, est devenu plus tard relativement connu en Slovaquie : son nom apparaissait dans plusieurs affaires de corruption retentissantes. Suchota était un personnage assez singulier : il n'avait que quatre ou cinq ans de plus que moi, mais, chez Asset, il avait la réputation d'un dirigeant peut-être même impitoyable, qui obtenait toujours ce qu'il voulait. Ceux qui travaillaient sous ses ordres étaient sur des charbons ardents dès qu'il entrait dans la pièce. Julo m'a dit un jour à son sujet quelque chose comme : on l'utilisait comme une arme puissante et efficace face aux problèmes difficiles à résoudre.

Même s'il était clair dès le début que toute cette nouvelle entreprise sentait la corruption, après ce qui s'était passé en Slovaquie dans les années 1990, avec les voitures d'entrepreneurs qui explosaient et l'enlèvement du fils du président, cela me paraissait, en comparaison des assassinats, une petite échauffourée innocente, qui devait forcément éclater partout où se répartissaient de grosses sommes d'argent. Aujourd'hui, alors que l'on est beaucoup plus sensible à ce genre de pratiques et que les exigences morales sont bien plus élevées, je réagirais autrement. Mais il m'a fallu tout un cheminement pour en arriver à ma perception actuelle des choses. Aujourd'hui, je sais que l'intégrité morale est d'une valeur inestimable. Je pense toutefois qu'on ne peut pas condamner sans nuance les décisions d'un étudiant de vingt ans encore assez peu aguerri, qui entend chaque jour que la société entière est pourrie, que l'on privatise à tour de bras et que, dans cette course effrénée, chacun pense avant tout à lui-même. C'est d'ailleurs à peu près à cette époque qu'est née l'idée du projet d'argent transparent. Travailler au Trésor public avait, d'une certaine manière, un rapport avec mes projets de réforme de la société.

C'est le 11.09.2001 que j'ai pleinement compris que le fonctionnement de QBSW n'était pas tout à fait conforme aux règles. Ce jour-là, la nouvelle était parvenue à QBSW, par je ne sais quels canaux, que nous allions très probablement obtenir le marché du Trésor public. Quelques minutes plus tard, nous regardions à la télévision les tours jumelles s'effondrer. J'y ai vu un signe de l'univers : si je continuais dans cette voie, l'univers tout entier finirait par s'écrouler. C'est alors qu'a définitivement commencé à mûrir en moi la décision de me retirer progressivement de QBSW.

J'ai tout de même eu le temps de mener chez QBSW, sous la direction de Suchota, un projet qui m'a également servi de sujet de mémoire de fin d'études. Ce mémoire portait sur la création d'un système d'information pour une entreprise de location de voitures de longue durée. Suchota avait obtenu le projet, mais c'était QBSW qui le réalisait, et j'assurais la liaison entre les développeurs de QBSW et le client. Celui-ci n'a probablement jamais su qu'en réalité le projet était développé par une entreprise du nom de QBSW. Il ne connaissait que moi, ainsi que notre administrateur de bases de données, qui lui avait installé le système. J'avais moi-même contribué pour une large part à l'obtention du marché : un après-midi, j'avais présenté au directeur de la société de location mon superbe schéma, qui montrait comment notre système communiquerait avec l'environnement de l'entreprise. C'était un petit chef-d'œuvre, et j'avais le sentiment qu'il avait largement contribué à ce que nous obtenions finalement le contrat. La réalisation de l'ensemble du système chez QBSW a pris peut-être un peu plus de six mois. Le prix couvrait tout juste le coût des développeurs, mais le marché était crucial pour QBSW : il avait permis, sur un véritable projet et avant celui du Trésor public, de constituer les équipes de développement et de mettre au point le framework interne utilisé. J'ai bouclé mon mémoire en quelques jours : il m'a suffi de reprendre quelques diagrammes, quelques écrans, de les décrire, et le tour était joué.

15 Une conversation avec Hilda

La conversation qui suit a eu lieu entre moi et la copropriétaire de Med-art, lors d'une journée d'abattage et de préparation du cochon organisée par mon père. Je ne m'en souviens que dans les grandes lignes ; certaines phrases ont peut-être été formulées autrement, ou n'ont pas été prononcées du tout. Je la présente néanmoins ici sous cette forme, parce qu'elle pourra être instructive pour quelqu'un.

« Et vous, quelles études avez-vous faites ? » ai-je demandé en rinçant les boyaux. De la psychologie, a-t-elle répondu. « La psychologie me semble très intéressante », ai-je poursuivi. Elle touche aux questions les plus fondamentales de l'existence. Le psychisme humain est en effet indissociablement lié à la perception elle-même. Vous êtes-vous déjà demandé par quel mécanisme une entité qui est tout ce qui existe peut donner naissance à quelque chose qui soit moins que le tout ? Et qui soit, d'une certaine manière, séparé du reste ? Hilda a haussé les sourcils, incrédule. Elle ne s'attendait sans doute pas à discuter de telles choses en préparant le cochon. Cela n'a fait que m'encourager. Imaginez que vous êtes tout ce qui existe. Rien n'existe en dehors de vous. Il n'y a aucun espace extérieur auquel vous puissiez vous référer. Comment une telle entité peut-elle se divertir ? Ce n'est pas sans raison que j'attribue à l'être le désir de se divertir, tout comme l'être humain en éprouve le besoin. La Bible dit à plusieurs endroits que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Il serait donc plus juste de dire que l'homme a des besoins semblables à ceux de l'être en tant que tel. Comment, alors, ce qui est tout peut-il se divertir ? Il doit logiquement se diviser en

parties plus petites et, pour ainsi dire, oublier un instant ce qu'il est réellement. Puis, au fil de cette partie de cache-cache, surmonter peu à peu ce qui semble inconnu et étranger. Mais qui ne l'est que parce qu'une partie de l'être a oublié le tout qu'elle constituait auparavant. Et cette redécouverte s'accompagne d'un soulagement dont l'expérience donne son sens à tout.

Je pense que l'étude d'une science comme la psychologie devrait, en toute logique, être beaucoup plus étroitement liée, par exemple, à l'ontologie, la science de l'être. Il faudrait les étudier ensemble, précisément parce que les unités d'existence dotées de conscience ont, à tous les niveaux, des propriétés et des besoins semblables. L'étude de la psychologie humaine permet de déduire beaucoup de choses sur l'être en tant que tel. C'est à mon avis une erreur que de chercher à étudier le monde extérieur pour tenter ensuite d'expliquer notre monde intérieur à l'aide des lois que nous y découvrons. Cela ne fonctionnera jamais. C'est la conscience humaine qu'il faudrait prendre pour fondement. Le fait que, dans des conditions identiques, la nature semble toujours se comporter de la même manière en dehors de nous relève plus ou moins du hasard, et non d'un principe immuable à partir duquel il faudrait déterminer ce qui doit se produire en toutes circonstances.

Prenez ce qui s'est produit il n'y a encore pas si longtemps : l'effondrement des tours jumelles à New York. Tous les conspirationnistes du monde se sont déchaînés : un complot évident, un bâtiment préalablement miné que quelqu'un avait fait sauter. Pour qu'un tel complot puisse fonctionner, il faudrait maîtriser une complexité d'une ampleur gigantesque. Comment miner tout un bâtiment sans se faire remarquer ? Comment garantir qu'aucune des dizaines de personnes qui devraient s'en charger ne laisserait échapper le moindre mot, où que ce soit ? C'est tout simplement impossible d'un point de vue statistique. Je vais vous dire ce qui distinguait les tours jumelles d'un bâtiment ordinaire. À cet instant, des milliards de personnes les regardaient à la télévision, attendant de voir si, par hasard, une telle chose n'allait pas se produire. Et cette immense attente, peut-être la plus considérable, collectivement, de toute l'histoire humaine, aurait très bien pu, selon moi, provoquer ce qui s'est produit. Bien que je n'aie aucune preuve à l'appui de ma théorie, cette explication exotique me paraît plus probable que celle d'une destruction délibérée du bâtiment par explosion.

16 Med-art — le service civil et la publication d'un article

Après les études supérieures, il fallait accomplir soit le service militaire obligatoire, soit le service de remplacement, appelé service civil. Mon père m'avait trouvé une place à Med-art pour ce dernier. Au départ, ce devait être un service purement fictif : j'aurais été officiellement chez Med-art tout en continuant à m'occuper de mes propres affaires. Mais une conversation avec Ján Holec, le propriétaire de Med-art, a tout changé. Alors que je me plaignais auprès de lui de mes dernières péripéties chez QBSW, il a décidé, au beau milieu de la discussion, que je devrais accomplir mon service civil en personne. Cela m'a passablement pris au dépourvu, mais, finalement, c'était une porte de sortie bienvenue pour quitter QBSW, ainsi que l'agitation et le stress des projets sur lesquels j'y travaillais. Au fond de moi, je voulais de toute façon m'en retirer. Chez Med-art, on m'a chargé de créer un nouveau site internet pour l'entreprise, dont le site existant avait été sérieusement négligé. En deux semaines, j'ai bricolé quelque chose qui avait plutôt bonne allure, ce qui, vu l'état de l'ancien site, n'était pas bien difficile. On y trouvait un catalogue des médicaments que Med-art vendait aux pharmacies, accompagné de leurs prix à jour. Les prix étaient transférés de manière semi-automatique du système d'information interne vers les tables MySQL sur lesquelles reposait le site, de sorte qu'ils restaient relativement récents. Le nouveau site a rencontré un assez grand succès auprès de la direction, ce qui m'a permis de gagner largement la confiance du propriétaire. Celui qui ne voyait pas d'un bon œil ma réussite chez Med-art, c'était le responsable informatique. Il me considérait comme un concurrent et craignait manifestement que je puisse le remplacer.

Tous les trois mois, Med-art publiait son propre magazine interne, Medium. J'y ai écrit quelques articles sur la réalité virtuelle, l'utilisation sécurisée des services bancaires en ligne et d'autres sujets pédagogiques du même genre. Mais, à cette époque, je préparais un article dont la publication allait bouleverser ma vie au point de l'engager, pour de longues années, dans une direction tout autre que celle que j'avais imaginée.

Quelque temps auparavant, un article de ma plume avait paru dans Domino fórum, un hebdomadaire qui se voulait destiné aux intellectuels, sous le titre : « Les technologies de l'information, enfin une voie vers une société nouvelle ? » J'y esquissais, en substance, la vision de la société que j'avais découverte dans l'œuvre de Walsch. J'y avais ajouté quelques réflexions personnelles ainsi que des éléments que je connaissais, notamment sur le Trésor public et d'autres sujets d'actualité. Une réponse à mon article a été publiée dans le même numéro. Son auteur s'appelait, je crois, Matej Šuster, et, bien entendu, il y démolissait toute l'idée d'une manière parfaitement superficielle. Certaines de ses objections auraient été très faciles à réfuter en y réfléchissant un peu plus profondément. J'ai donc décidé de rédiger ma propre réponse et de la publier sur le portail du quotidien sme.sk.

Le lendemain de la publication de l'article, j'étais assis devant mon ordinateur chez Med-art, à répondre aux commentaires laissés par les lecteurs. Mais, dans mes réponses, j'ai complètement dérapé : j'ai inutilement insulté certains participants à la discussion parce qu'ils avaient osé mettre en doute mon plan « génial » pour sauver le monde. Lorsque j'ai relu, quelques jours plus tard, mes réponses aux commentaires des autres, j'aurais voulu disparaître sous terre tant j'avais honte. Elles transpiraient l'arrogance d'un morveux de vingt-quatre ans qui avait manifestement réussi tout ce qu'il avait entrepris jusque-là et nourrissait une confiance malsaine en ses projets. J'avais le sentiment que mes commentaires

avaient anéanti, une fois pour toutes, mes projets de transformation du monde. À mes yeux, il suffisait de montrer mes réactions à n'importe qui pour qu'il comprenne que j'étais un crétin, et non le génial réformateur apportant enfin au monde un changement qui fonctionnerait réellement et transformerait définitivement la façon dont les gens se comportent les uns envers les autres. Même après toutes ces années, j'ai du mal à relire ces commentaires. Pourtant, il ne s'agissait au fond que d'un dérapage relativement mineur, sans commune mesure avec ce que certaines personnes sont aujourd'hui capables d'écrire dans leurs commentaires. Mais ce n'était pas ainsi que je le voyais à l'époque. Je m'étais totalement mis hors-jeu. À cela s'est ajouté le fait que j'avais parlé avec fierté de mon article au responsable informatique de Med-art, qui a profité de la situation et a probablement fait au propriétaire, Holec, un récit haut en couleur de ma révolution de la société. Certaines de mes réponses remettaient en cause le capitalisme lui-même, et j'y avais glissé des remarques du genre : « Va voir ta médecin et fais-toi prescrire un médicament, tu verras à quel point le capitalisme est parfait. » Ce qui, évidemment, ne pouvait pas plaire au propriétaire d'une entreprise de distribution pharmaceutique.

Du jour au lendemain, on m'a donc transféré du service informatique à l'entrepôt, où, au lieu de créer le site internet, je préparais les commandes de médicaments.

L'immense frustration d'avoir trahi mes propres attentes, ce sentiment d'avoir, avec un seul article et quelques commentaires, détruit de façon colossale tous mes projets d'avenir, auxquels s'ajoutaient des détails comme ma réaffectation à un travail subalterne qui n'avait rien pour me remonter le moral, m'ont conduit, du jour au lendemain, à voir tout sous les couleurs les plus noires. Au point de ne plus trouver de raison de continuer à vivre, et il s'en est fallu de peu que cela se termine mal. Au fond, je désirais ardemment mourir sur-le-champ. Je rejetais avec une telle force cette réalité que je jugeais complètement gâchée que j'ai réussi à m'évanouir volontairement. Je me suis consciemment concentré avec tant d'intensité sur mon système de signalisation primaire que je suis réellement parvenu à m'éteindre par la seule volonté. Je pense que c'est quelque part là que se trouvent les origines de mes problèmes ultérieurs de sclérose en plaques. J'ai probablement réussi à actionner dans mon corps un interrupteur qui l'a conduit à s'attaquer lui-même. La sclérose en plaques est en effet une maladie auto-immune, dans laquelle les cellules immunitaires de l'organisme attaquent d'autres cellules du corps en croyant combattre une infection. Je me suis effondré sur le parking devant Tesco. Une ambulance est venue me chercher, et j'y ai brièvement repris connaissance. Je ne suis véritablement revenu à moi que dans un lit d'hôpital, au service de psychiatrie. En me voyant, le médecin qui m'a accueilli a déclaré que j'avais dû prendre de la drogue. Ma mère a protesté : c'était exclu. Le diagnostic final a été celui de schizophrénie. J'avais réussi à ébranler ma santé au point que, pendant les neuf années suivantes, chaque tension psychologique un peu importante me valait de finir à l'hôpital de Nitra après des crises de schizophrénie.

Chez moi, ces crises se manifestaient par une sensibilité accrue à toute stimulation psychique. Dans cet état, il m'arrivait par exemple de fondre en larmes devant une scène triste au cinéma, alors que cela ne m'était jamais arrivé auparavant en temps normal. Il m'est même arrivé une fois d'être tellement tourmenté par quelques doutes que mon père nourrissait à mon égard que, dans ma psychose, j'ai vécu intérieurement une crucifixion à la première personne.

17 La crucifixion

Mon père est assis en face de moi, à la table de la cuisine. La lumière se brise sur le bord d'un verre de thé, et la pièce baigne dans ce calme de la sieste de midi où l'on entend jusqu'à sa propre respiration. Il vide mon portefeuille lentement, presque avec solennité : un bout de papier après l'autre, une carte après l'autre. Il les dispose en petites piles bien nettes, comme s'il triait des grains de riz avant de les cuire.

« À quoi ça sert ? » demande-t-il, et une ombre passe sur son front. Ses mots déclenchent une tempête en moi. Une immense douleur sourde me traverse le poignet gauche. Un poignet transpercé par un gros clou romain. Sa méfiance devant une chose aussi bête que le fait qu'il y ait forcément une raison pour laquelle je garde cette carte là se trouve amplifiée, dans ma psychose, au point que je vis une crucifixion à la première personne.

C'est ma carte de salle de sport ; sans elle, on ne me laisse pas entrer. Mon père hoche la tête pour signifier qu'il comprend. Un immense soulagement m'envahit parce qu'il a compris : je ne suis pas simplement un drôle de type qui garde sans raison tout un bazar dans son portefeuille, et la douleur au poignet gauche disparaît. De même que la douleur avait été amplifiée, le soulagement est d'une intensité comparable.

Aussitôt vient une autre question : « Et ça, à quoi ça te sert ? » L'immense douleur sourde revient dans mon poignet gauche, accompagnée du bruit distinct d'un marteau qui frappe une deuxième fois le clou déjà enfoncé.

Dieu le Père, pourquoi me pose-t-il une question aussi évidente ? Pourquoi ne me fait-il pas tout simplement confiance ? Après mon explication, je ressens le même soulagement qu'après la première réponse. Et je comprends que je viens de vivre le cycle de l'être dans toute sa plénitude : d'abord la souffrance sous la forme de l'incertitude, le doute de soi jusqu'au plus profond de soi-même. Puis l'éclaircissement et un immense soulagement. Un soulagement qui justifie et apaise même une douleur physique aussi immense que celle que peut provoquer la crucifixion d'un homme. Dieu le Père, merci pour ce dénouement ! Les larmes me montent aux yeux.

Dieu le Père, le Fils t'appelle, que la montagne aussi s'éveille ! Car la pierre elle-même peut, et même doit, éprouver cela, nourrir l'être de son être !

Je ne m'étais jamais demandé comment on crucifiait les gens. J'ai été surpris de sentir les clous dans mes poignets, et non dans mes paumes, comme on le représente habituellement. Plus tard, j'ai demandé à ma grand-mère ainsi qu'à un prêtre à quel endroit Jésus avait réellement été cloué. Tous deux m'ont assuré que c'était aux poignets, et non dans les paumes, car celles-ci n'auraient pas supporté tout le poids du corps.

18 Praha

Après m'être tant bien que mal remis de mes malheureux commentaires sur l'article, je ne suis pas retourné chez Med-art. Une période pénible a commencé, durant laquelle j'ai cherché un travail où je me sentirais bien. J'ai d'abord tenté ma chance à Nitra, dans une entreprise qui développait un système bancaire. Mais tout était écrit en C, ce que je trouvais très inconfortable après plusieurs années passées à travailler dans des langages de plus haut niveau, où le programmeur n'avait pas à se préoccuper de choses comme l'allocation et la libération de la mémoire. Ma tentative suivante a eu lieu dans une entreprise qui fournissait des systèmes de trésorerie à différentes banques. Cela ne me convenait pas non plus, parce que, cette fois, on était trop loin de la programmation : il s'agissait essentiellement de conseil, ce qui exigeait une excellente connaissance du système fourni par l'entreprise. La troisième tentative a toutefois été la bonne. Entre-temps, Tibor avait trouvé à Praha un travail indépendant très bien rémunéré. J'avais déjà entendu parler, à cette époque, de plusieurs anciens camarades de classe qui s'y étaient fait une place de la même manière. Je me suis donc mis à suivre les offres d'emploi sur les portails tchèques. Et l'occasion a fini par se présenter. Des gens d'Accenture cherchaient un spécialiste Oracle pour un projet de banque en ligne à la Česká spořitelna. L'entretien s'est déroulé sans le moindre accroc, même si je voyais que le cadre slovaque chargé de me recruter n'était pas tout à fait sûr de mes compétences. Il n'y avait en effet aucun test : il m'a engagé uniquement parce que je lui avais fait bonne impression.

Dès le premier jour, j'ai compris que j'avais enfin trouvé un poste où je serais comme un poisson dans l'eau. Il s'agissait exclusivement de développement de bases de données en PL/SQL, à partir de celle de la banque, pour le projet de banque en ligne. On modernisait les services bancaires sur internet, on ajoutait des services bancaires par GSM et quantité d'autres fonctionnalités. Mon responsable était un collègue très doué, d'un ou deux ans mon aîné, Jirko Dvořák. Jirko avait l'esprit si vif que j'avais parfois l'impression qu'il me devançait de plusieurs longueurs, à une distance impossible à combler. Cela me mettait en quelque sorte à l'abri sur le plan intellectuel : dès qu'un point était obscur, il suffisait de lui poser la question et le problème était réglé. Je me sentais très bien à Praha. J'avais trouvé un petit appartement non loin du travail, où Katka a fini par venir me rejoindre. Nous étions très heureux, nous avions assez d'argent, nous mangions le plus souvent au restaurant, sans aucun souci. Tout ce qu'il fallait faire, une fois par semaine, c'était les courses et le ménage, pour que nous nous sentions bien chez nous. Katka avait trouvé quelques heures de travail dans une école de langues, où elle enseignait l'allemand. Elle ne gagnait pas beaucoup, mais ce n'était pas nécessaire. Malgré cette vie très agréable, des tensions ont commencé à apparaître entre nous : je n'arrivais pas à accepter sa manière de voir certaines choses. Sans doute la promiscuité commençait-elle aussi à nous peser, et certains traits de son caractère m'irritaient de plus en plus. Nous avons fini par nous séparer, et elle est partie travailler au pair à Londýn. Après une période de calme, ma schizophrénie s'est de nouveau manifestée. C'était une période étrange, en novembre 2004, je crois. Je ne me souviens plus exactement de ce qui s'est passé. J'étais de nouveau devenu hypersensible à toutes les impressions psychiques. Il me semble que c'était un vendredi : j'ai terminé la semaine en payant plusieurs milliers de couronnes tchèques à un chauffeur de taxi de Praha pour qu'il me ramène chez moi, à Nitra, soit quelque 420 kilomètres. Je n'avais pas la force de faire tout ce trajet en autobus. Je me suis de nouveau retrouvé à l'hôpital. Il me semble que c'était le jour même où une violente

tempête avait frappé les Vysoké Tatry. Quelque chose de mauvais était dans l'air, et cela m'a complètement bouleversé. Ce n'était certes pas un orage au sens propre, comme celui dont parle l'hymne slovaque, mais, en voyant les ravages laissés par la tempête, ma première pensée a été qu'après un tel désastre, les Slovaques pourraient enfin véritablement s'éveiller, comme le dit l'hymne.

Lorsque je suis retourné à Praha quelques semaines plus tard, désormais apaisé, le cadre d'Accenture m'a proposé pour les six mois suivants des conditions contractuelles qui m'ont laissé bouche bée. Il me proposait un contrat de six mois rémunéré à l'équivalent de 60 EUR de l'heure. Grâce à ce contrat, j'ai pratiquement doublé mon patrimoine au cours du semestre suivant. Ce fut la période la mieux rémunérée de toute ma vie. Malheureusement, cela n'a pas duré : ce cadre a fondé une famille en Slovaquie et, à la fin de mon contrat, la Česká spořitelna m'a proposé un contrat de travail salarié classique à temps plein. Sur le plan professionnel, les choses s'étaient dégradées : je m'ennuyais beaucoup sur le projet et, vers la fin du contrat, cet ennui m'avait déjà en partie épuisé. À force de chercher comment tuer le temps, je commençais un peu à perdre la tête. Quand la banque a voulu me faire passer au salariat classique, pour une rémunération somme toute dérisoire comparée à celle de mon contrat précédent, je me suis dit que j'allais tenter ma chance ailleurs.

19 Des vacances en Inde

En septembre 2006, j'ai passé deux semaines de vacances en Inde. La pauvreté du pays m'a choqué. En voyant dans quelle misère vivaient tant de gens, j'ai compris que l'Inde possédait un potentiel immense. Si chacune de ces mains tendues pour mendier se mettait à faire quelque chose d'utile, il se produirait des miracles. Ce qu'il y avait à faire sautait aux yeux dans chaque rue, chaque bâtiment, chaque temple négligé et à moitié en ruine. L'état de l'Inde me rappelait celui de l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale, que j'avais vu dans divers documentaires historiques. Si quelqu'un prenait l'initiative d'y mettre en œuvre quelque chose comme le plan Marshall, les effets seraient encore plus importants qu'en Europe après la guerre.



Au Taj Mahal

À mon retour de vacances, inquiet pour ma santé parce que j'éprouvais des difficultés à marcher qui me semblaient suspectes, je suis allé consulter en neurologie. J'ai été hospitalisé, et l'on m'a prélevé du liquide céphalorachidien par ponction lombaire, car on soupçonnait une sclérose en plaques. Mais, lorsque j'ai dit au neurologue que je revenais depuis peu de vacances en Inde, il a aussitôt conclu que j'y avais probablement attrapé une maladie exotique et m'a transféré au service des maladies infectieuses. Lorsque les résultats de l'analyse du liquide sont revenus de Bratislava à l'hôpital de Nitra, aucun neurologue ne les a vus, puisque j'étais désormais hospitalisé en infectiologie. Ce n'est que cinq ans plus tard que ma neurologue de ville les a consultés. Au premier coup d'œil, elle a déclaré : « Mais vous avez une sclérose en plaques ! » À cause du désordre qui régnait dans les services de neurologie et de maladies

infectieuses de l'hôpital, j'ai perdu cinq années de traitement. Il est très probable que, si l'on avait commencé à me soigner immédiatement, comme on aurait dû le faire, je n'aurais pas fini en fauteuil roulant. Je suis toutefois aussi en partie responsable de mon état : à plusieurs reprises, j'ai senti nettement que quelque chose n'allait pas, mais, rassuré par les examens précédents, j'ai laissé les choses en l'état.

20 L'Irlande

À mon retour de vacances, j'ai passé un entretien avec un Tchèque qui était chef de projet dans une entreprise développant un système d'information pour les universités irlandaises. Il s'appelait Jan Navrátil. Changer de pays et d'environnement me semblait être un changement bienvenu. Mais je n'ai même pas tenu six mois complets en Irlande. Je n'y connaissais personne, tout y était si cher que je ne pouvais même pas me permettre d'aller au restaurant. Rien que pour louer une chambre dans un appartement de trois pièces, je payais 700 EUR, soit environ le tiers de mon salaire. Je n'ai pas non plus réussi à trouver ma place dans le projet comme on l'attendait de moi. Jan Navrátil a fait honneur à son nom : il a réussi à me faire revenir très vite en Slovaquie.

21 Sony et l'accident de voiture

Alors que je travaillais encore en Irlande, j'avais organisé en Slovaquie un entretien pour un éventuel poste chez Sony Slovakia. J'y ai commencé à travailler courant mai 2007. Chaque jour, je me rendais avec ma voiture à Trnava, où Sony avait son usine, en emmenant d'autres personnes de Nitra qui participaient aux frais d'essence. Le service informatique était dirigé par un Hongrois dont j'entendais parler tous les matins sur le trajet. Il était manifestement assez incompétent et compensait ce handicap en harcelant ses subordonnés. Il n'avait pas de prise directe sur moi : j'appartenais à un service situé plusieurs niveaux plus bas, et quelques personnes raisonnables et correctes s'interposaient entre lui et moi. Mais je conduisais chaque matin un collègue qui dépendait directement de lui et qui me racontait avec force détails tout ce qui s'y passait. Un vendredi d'août 2007, plusieurs éléments négatifs se sont conjugués et m'ont fait brutalement disjoncter. Le matin, sur le trajet, j'avais encore écouté mon collègue, extrêmement stressé, se plaindre de son chef ; au travail, on m'avait confié des tâches avec lesquelles je n'étais pas tout à fait à l'aise ; le sentiment d'échec laissé par mon expérience ratée en Irlande m'était retombé dessus. Tout cela m'a conduit à me dire que cela n'avait tout simplement plus de sens. Au travail, je passais plus de temps aux toilettes que devant l'ordinateur, en m'enfonçant dans l'idée qu'il fallait absolument changer quelque chose de fondamental. Une fois arrivé à Nitra, j'ai repris la voiture et me suis engagé sur la route que je connaissais le mieux au monde : celle qui menait chez ma grand-mère. En chemin, j'ai attaché ma ceinture, parce que je me suis souvenu de mon père, qui insistait sur ce point à chaque trajet en voiture. Je n'avais pas envie de discuter d'une amende avec un policier si l'on m'arrêtait par hasard sans ceinture. Les sempiternels conseils de mon père m'ont probablement sauvé la vie. Peu après Cabaj, il y avait un passage où la route tournait à gauche, avec un arbre droit devant. Quand je l'ai vu, j'ai été un instant content d'avoir trouvé ce que je cherchais. Il suffisait de ne pas prendre le virage, et tout serait réglé. Après l'accident, le conducteur qui me suivait s'est immédiatement arrêté et a couru à mon secours. La première chose qu'il m'a entendu dire ressemblait à : « On ne peut donc même plus se tuer librement ? » Heureusement, il n'a pas bien compris ce que je marmonnais. De son point de vue, j'avais simplement dû m'assoupir un instant et manquer le virage. Quand ma mère et mon oncle sont arrivés, je leur ai dit qu'il s'agissait d'une tentative de suicide. Ma mère y a vu une nouvelle manifestation de ma schizophrénie, et je me suis de nouveau retrouvé au service de psychiatrie de l'hôpital de Nitra.

22 Retour à Praha

Après ma sortie de l'hôpital, je ne suis pas retourné chez Sony. C'est à peu près à cette époque que j'ai fait la connaissance d'un garçon nommé Martin. Il avait en Slovaquie une entreprise qui vendait des services liés aux sites internet. Nous nous entendions plutôt bien : il était assez intelligent et l'on s'amusait bien avec lui. En l'entendant parler de son activité, je me suis dit qu'on pourrait faire la même chose à Praha, pour le marché tchèque. Nous avons donc créé ensemble une société à responsabilité limitée. Je me suis installé à Praha, où j'ai loué un appartement au nom de l'entreprise, et j'ai essayé de vendre, en substance, la création de sites internet sur mesure pour le marché tchèque. Je me suis vite rendu compte que vendre des services déjà devenus assez courants à l'époque n'avait rien d'une partie de plaisir. On était déjà à un stade où il était pertinent de proposer des services permettant à pratiquement n'importe qui de créer son propre site pour quelques couronnes. Nous, en revanche, réalisions chaque site séparément, entreprise par entreprise, et ce n'était déjà plus un bon modèle économique. Je crois que nous parvenions tant bien que mal à maintenir l'entreprise à flot, mais ce n'était pas une affaire florissante. Au fond, ce qui nous a sauvés du déficit, c'est seulement que j'ai recommandé à mes anciens contacts de Praha un ancien camarade de classe doué pour le développement de bases de données, pour un projet à la Česká pojišťovna. Plus tard, nous avons trouvé en Tchéquie des partenaires qui utilisaient le produit de Martin, un système de gestion de contenu fondé sur .NET, et nous réalisions des adaptations sur mesure pour les différents clients de cette entreprise tchèque. Mais la maladie a de nouveau interrompu mon activité à Praha. J'ai dû retourner à l'hôpital de Nitra, où l'on m'a remis sur pied. Cette succession d'échecs était tout simplement trop lourde à porter. Ma vie n'avait pas de sens, je n'avais pas de relation de couple épanouissante dans laquelle je puisse entrevoir un véritable avenir, et tout cela contribuait à un très mauvais état psychique. Cette fois, cependant, le séjour à l'hôpital n'a pas suffi : j'ai encore dû passer trois mois à Zálužie, près de Nitra. Lorsqu'ils ont réussi à me remettre à peu près d'aplomb, j'ai commencé à chercher du travail. J'ai laissé l'entreprise à Martin, en m'en retirant peu à peu.

23 Infostat et le projet pour Eurostat

Au début de l'été 2009, pour la première fois de ma vie en Slovaquie, j'ai commencé à travailler comme salarié permanent, en tant que programmeur de bases de données chez Infostat. Infostat était un organisme semi-public rattaché à l'Office statistique de la République slovaque. J'ai d'abord travaillé sur un projet consacré aux indicateurs statistiques consolidés. Peu à peu, j'ai toutefois été affecté à un autre projet, qu'Eurostat, ou peut-être directement la Commission européenne, avait confié à ses organismes partenaires dans le cadre d'une subvention. L'idée générale était qu'Eurostat cherchait à rendre plus efficace le fonctionnement des offices statistiques des différents pays. Ils avaient conçu un format de données statistiques, SDMX, et chargé diverses entreprises, partout dans l'Union européenne, de développer des outils capables de communiquer au moyen de ce format.

Notre projet devait déterminer s'il était possible d'adapter les outils SDMX existants de façon à pouvoir aussi recueillir des microdonnées, par exemple les informations saisies dans des formulaires statistiques. Infostat avait obtenu la subvention parce qu'il avait déjà créé un système de questionnaires

statistiques individuels permettant de collecter les données directement auprès des répondants, entrepreneurs ou particuliers. Quand j'ai été affecté au projet, ceux qui le dirigeaient étaient un peu désespérés : personne n'avait encore trouvé comment relier la norme SDMX aux formulaires. Peu après a eu lieu mon premier déplacement professionnel à Luxembourg. Toute l'équipe qui participait au projet d'une manière ou d'une autre était du voyage. Il s'agissait enfin de faire avancer le problème et de le résoudre. Après la discussion à Eurostat, il était clair qu'ils ne nous aideraient guère à trouver la solution. À notre retour, une collègue qui avait elle aussi participé au déplacement a fait quelque chose de très simple. À partir de l'un des artefacts XSD de SDMX, elle a créé un fichier qui décrivait rudimentairement un formulaire. Elle avait réparti l'ensemble du formulaire dans un tableau dont les cellules contenaient les différents champs. En voyant cela, j'ai pensé qu'on pouvait construire là-dessus un système simple qui générerait, à partir de cette description, un formulaire électronique permettant de recueillir des données. C'était, en substance, une solution très primitive au problème de la collecte de microdonnées avec SDMX. L'utilisation était peu pratique, détournait SDMX de l'usage pour lequel il avait été conçu et était bancale de bout en bout ; mais, puisqu'ils voulaient que nous enfoncions un clou avec un tournevis, nous l'avions fait. J'ai bricolé assez rapidement un tel système, et personne ne pouvait prétendre que nous n'avions pas rempli notre mission. Lorsque je l'ai ensuite montré à d'autres personnes lors d'une conférence SDMX, à Göteborg, je crois, ils ont simplement ri : oui, nous étions curieux de voir comment vous aviez résolu le problème, mais vous n'aurez sans doute pas le prix Nobel pour cela. Finalement, grâce aux solides relations « politiques » du chef de projet au sein d'Eurostat, le projet a connu une suite. Cette fois, c'est moi qui en étais le responsable. J'ai connecté en ligne mon système de formulaires à l'infrastructure SDMX en utilisant les logiciels développés pour cette norme. J'ai même réussi à faire en sorte que Martin et d'autres proches puissent m'aider officiellement sur le projet, moyennant une rémunération. Dans cette nouvelle phase, j'ai refondu le système de formulaires avec l'aide de Martin, en adoptant une architecture plus moderne et en ajoutant la connexion à l'infrastructure SDMX. Le résultat était un système de formulaires universel relié à SDMX. Le travail chez Infostat était certes très mal payé, mais la possibilité d'y faire participer des proches comme intervenants extérieurs compensait quelque peu la médiocrité du salaire. Martin m'a plus tard rendu la pareille en m'employant à son tour. Le fait de pouvoir décider de la destination de l'argent du projet m'a fait entrevoir les tentations qui accompagnent une telle position. Je ne m'en suis sorti que moyennement, mais, avec le recul, cette expérience m'a donné une leçon très précieuse : dans ce genre de situation, il faut exercer sur soi une vigilance particulière, car il est relativement facile de déraper. Certaines choses ne me sont apparues clairement que maintenant, plus de treize ans après. La leçon la plus précieuse que j'en ai tirée est qu'une réforme de la société ne peut pas reposer sur la moralité ou l'immoralité d'un seul homme. Il faut l'organiser de façon qu'elle fonctionne suffisamment bien même si les personnes chargées de la mettre en œuvre ont une intégrité morale relativement moins solide. Quand bien même la figure centrale de la transformation de la société serait un modèle de moralité et de justice, elle pourrait très bien ne plus être là du jour au lendemain. La transition devrait néanmoins se poursuivre avec la même qualité, y compris avec des personnes susceptibles de céder bien davantage aux diverses tentations du monde.

24 Le long retour de Luxembourg

La dernière réunion de clôture du projet à Luxembourg a été une aventure extraordinaire. J'avais sous-estimé la marge nécessaire avant le départ, et le chauffeur d'Infostat qui me conduisait à l'aéroport s'était en plus trompé de direction en arrivant : j'ai manqué mon vol. Je ne savais pas quoi faire. La solution la plus simple m'a semblé être de payer un autre vol, ce qui m'a coûté 500 EUR de ma poche. La tension a été telle que je suis probablement entré dans une légère psychose, car je vivais de nouveau certaines choses avec une intensité excessive. Dans la salle d'embarquement, des voyageurs attendaient le vol pour Amsterdam, où je devais prendre une correspondance. Il y avait notamment un groupe de personnes noires, ainsi qu'un jeune Blanc au crâne entièrement rasé. Je ne sais pas dans quelle mesure ma perception était objective, mais ses gestes me semblaient suinter le racisme. La présence des personnes noires le gênait manifestement. Je réfléchissais à sa manière de voir les choses et j'essayais de me mettre à sa place. Je pense que les personnes blanches qui ont rarement été confrontées à cette forme de diversité dans leur culture portent en elles, par nature, une sorte de réticence intérieure au contact de personnes d'une autre couleur de peau. Une différence frappante, surtout si l'on n'y est pas habitué depuis la naissance, suscite tout simplement des émotions négatives. Mais c'est précisément pour cela que l'être humain a sa propre tête : pour ne pas laisser de tels préjugés primitifs s'installer en lui. Pour ne pas se fier à son premier système de signalisation, pour se maîtriser. La vie humaine est traversée de part en part par cette nécessaire maîtrise positive de nos émotions. Si nous laissions tous libre cours à nos sentiments dès la première impulsion, la civilisation s'effondrerait en une semaine.

En voyant le jeune homme au crâne rasé s'agiter, j'ai fait quelque chose qui a encore considérablement accru son malaise. J'ai ouvert ma bouteille de thé glacé et bu directement au goulot. Aussitôt après, j'ai proposé de boire à la même bouteille à l'homme noir à côté de qui j'étais assis. Il a refusé la boisson, mais j'ai eu l'impression qu'il avait deviné pourquoi je l'avais fait. Il m'a gentiment remercié et m'a souri. En me voyant proposer ma propre bouteille à cet homme noir, le garçon au crâne rasé a failli exploser sur place. Je me suis amusé un moment du désarroi que mon geste lui avait causé, puis je suis monté dans l'avion. Je suis descendu à Amsterdam, où je devais attendre le vol pour Luxembourg.

À l'aéroport de Schiphol, à Amsterdam, j'ai passé environ deux heures dans une pizzeria. Une femme à l'allure d'hôtesse de l'air tournait autour de moi, sans doute une aventurière du cru, ou peut-être même une aventurière internationale. Je lui plaisais manifestement, et, pendant un moment, avant qu'elle comprenne qu'il ne se passerait rien, elle m'a adressé toutes sortes de signaux de séduction. En essayant de me mettre à sa place, j'avais le sentiment qu'elle draguait souvent des hommes à l'aéroport pour des aventures d'un soir et qu'elle y prenait un certain plaisir.

À mon arrivée à Luxembourg, je me suis installé dans l'hôtel que je connaissais bien et je me suis préparé pour le lundi. Toute cette journée du lundi, j'ai de nouveau été extrêmement sensible à tout. Lors de la présentation finale, j'ai montré ce que j'avais développé : un système complet de questionnaires, avec un questionnaire particulier pour illustrer une utilisation possible. Le tout était relié aux outils SDMX existants, si bien qu'aussitôt les données recueillies, elles pouvaient être mises à disposition en SDMX. Je cherchais à me mettre à la place de chacune des personnes avec lesquelles je communiquais ce jour-là. Je

soupçonne que cela devait se voir d'une manière ou d'une autre, car ce comportement n'était sans doute pas normal.

Le retour a été une aventure encore plus grande que l'aller. Les vols ont de nouveau posé problème : à Amsterdam, nous avons manqué celui pour Viedeň. Pendant le vol de Luxembourg à Amsterdam, j'étais assis à côté d'un Irlandais. Là encore, je m'efforçais intensément de me mettre à sa place : son histoire m'intéressait, celle d'un parfait inconnu que l'on croise dans un avion. Il sentait manifestement qu'il se passait quelque chose de mon côté, car, au bout d'un moment, il m'a adressé la parole. C'était un banquier d'UBS. Il m'a surtout parlé de ses filles, du peu de temps qu'il avait à leur consacrer. Comme s'il éprouvait le besoin de se justifier devant moi. À l'arrivée à Amsterdam, ayant manqué la correspondance pour Viedeň, j'ai dû passer la nuit sur place. Je n'ai dormi qu'environ trois heures, dans un hôtel proche de l'aéroport. À cinq heures du matin, j'étais de retour à l'aéroport, à attendre le départ pour Viedeň. Une fois arrivé à Schwechat, j'ai senti que j'étais de nouveau surexcité. Mon regard est tombé sur un panneau indiquant les horaires des trains pour Viedeň. Au lieu de partir pour Bratislava, je suis allé à Viedeň, tout simplement parce que cela me semblait être une bonne idée. J'y ai déjeuné dans un bon restaurant. Je n'avais aucune envie de chercher comment rejoindre Bratislava. J'ai donc fait appeler un taxi, qui m'a conduit à Bratislava, près d'Infostat, où mon père est venu me chercher. Une fois à Nitra, mes parents ont vite compris ce qui se passait de nouveau et m'ont conduit à l'hôpital. Ce fut ma dernière crise de schizophrénie. Depuis ce mois de septembre 2012 jusqu'à aujourd'hui, ce problème ne s'est plus jamais reproduit.

À la fin du second volet du projet, Infostat n'a pas obtenu de nouvelle subvention, sans doute parce qu'il n'avait plus les bonnes relations politiques dont disposait le précédent chef de projet d'Infostat. Car, pour ce qui était du résultat, nous étions un cran au-dessus du premier projet. Je n'avais simplement pas réussi à le vendre suffisamment bien aux gens d'Eurostat. Une fois le projet terminé, Infostat s'est vite débarrassé de moi, faute d'autre travail à me confier, heureusement avec une indemnité de départ.

25 Mon travail pour une entreprise proposant des robots de trading sur le Forex

Après mon départ d'Infostat, Martin m'a proposé de l'aider à développer un système d'information pour l'un de ses clients. Il s'agissait d'un projet permettant de vendre ce que l'on appelait des robots de trading sur le Forex. Ces robots étaient censés exploiter les écarts d'arbitrage de courte durée qui apparaissaient sur les marchés des changes.

Le Forex est un marché sur lequel s'échangent des paires de devises. En d'autres termes, le client de Martin affirmait avoir développé des algorithmes capables de gagner de l'argent en réalisant des opérations sur des paires de devises sur les marchés du Forex.

À y regarder de plus près, le modèle de l'entreprise rappelait par certains aspects un système pyramidal. Surtout après avoir vu à quel point son marketing multiniveau était élaboré. Lorsque j'ai expliqué à Tibor comment cela fonctionnait, il a immédiatement condamné le projet. L'activité n'a duré que relativement peu de temps : des autorités publiques tchèques y ont mis fin. Pour ma part, j'appréciais

d'avoir un travail que je pouvais faire de chez moi. Ma sclérose en plaques était déjà avancée à cette époque : je ne pouvais pas me présenter n'importe où pour demander un emploi, car je devais travailler intégralement à domicile, ce qui était alors loin d'être aussi courant qu'après la COVID.

Je me contentais donc de ce que j'avais et faisais profil bas, en espérant que les choses se termineraient raisonnablement. Courant 2016, Martin et moi nous sommes disputés sur certains points, et je me suis retrouvé sans travail.

26 Une aide à l'achat d'une voiture

C'était l'époque où il devenait clair que je finirais probablement en fauteuil roulant. En faisant les démarches pour obtenir ma carte d'invalidité ZŤP, j'ai appris qu'il était possible de demander une aide assez importante pour acheter une voiture permettant de se rendre au travail, à condition d'avoir un emploi. Mais il fallait aussi ne pas posséder un patrimoine de plus de 30 000 EUR, en dehors du logement dans lequel on habitait. Je ne remplissais pas cette condition. Personne ne le vérifiait pourtant d'aucune manière. Au moment où je me demandais si je devais solliciter cette aide, je n'avais aucun travail stable, et il semblait que, si la situation continuait ainsi, mon patrimoine finirait par diminuer jusqu'à passer sous ce seuil. Je tenais également compte du fait que ma pension d'invalidité ne suffirait certainement pas à financer une place dans un établissement proposant une prise en charge permanente, dont j'aurais probablement besoin à l'avenir, lorsque mes parents ne pourraient plus s'occuper de moi. Tout bien pesé, j'en ai conclu qu'il serait plus raisonnable de demander l'aide.

J'ai pris un emploi dans l'entreprise d'un ancien camarade de classe et obtenu l'aide. Finalement, la dégradation de mon état a été si rapide que la voiture aménagée pour être conduite avec les mains ne m'a pratiquement servi à rien. Je n'arrivais pas à m'y installer tout seul. Cet achat s'est même révélé entièrement négatif : mon père a failli y laisser sa santé. Peu habitué à la boîte automatique, il avait un jour mal immobilisé la voiture, qui s'est mise en mouvement et l'a renversé. Heureusement, sans séquelles. Après cela, j'ai préféré restituer, en septembre 2023, l'argent reçu au titre de cette aide à l'Office des affaires sociales et de la famille.

Entre 2016 et 2019, je n'avais pas l'énergie de travailler où que ce soit ; il me fallait apprendre à vivre avec mon immense handicap. Sur le plan financier, j'avais besoin de très peu pour vivre, car mes parents et moi nous étions installés ensemble dans une maison à Cabaj, que nous avions achetée en commun. Ma pension d'invalidité, complétée par les revenus de la location de mon appartement, suffisait en substance à couvrir mes dépenses.

27 Travailler pour de grands groupes

Au cours de l'année 2019, j'ai tant bien que mal commencé à m'adapter à mon nouvel état de santé : la sclérose en plaques m'avait complètement détruit les jambes, et j'étais en fauteuil roulant depuis 2017. Nous nous étions installés à la campagne, dans un environnement calme, dans une belle maison de plain-pied. La maison possède aussi un jardin de 9 ares, dont mes parents se sont mis à prendre un soin exemplaire. À un moment de l'année 2019, j'ai commencé à travailler méthodiquement sur Viditeľné peniaze. Grâce à ce que me racontait Tibor, je connaissais les technologies utilisées dans son entreprise. J'ai décidé d'adopter le même ensemble de technologies que lui, afin que nous puissions éventuellement nous compléter plus tard, si nécessaire. Seule la base de données différait : j'avais bien sûr choisi Oracle, avec lequel j'avais vingt ans d'expérience. Pour le back-end, j'ai utilisé le framework Python FastAPI, qui était alors une nouveauté mais semblait prometteur. Pour les interfaces front-end, j'ai utilisé VUE.js. La première version permettait uniquement l'inscription des utilisateurs.

Dans le courant de l'année 2020, j'ai commencé à chercher du travail. En mars 2021, j'ai passé un entretien pour un groupe italien qui fournissait, à l'échelle mondiale, des registres de crédit à plusieurs pays. Il disposait d'une antenne de développement en Slovaquie. L'entretien s'est bien passé, et, à partir d'avril 2021, j'ai enfin retrouvé du travail. Et pas n'importe lequel. Rémunéré au tarif du marché pour un programmeur senior indépendant. Comme mes frais de vie étaient pratiquement couverts par ma pension d'invalidité, cela signifiait que je pouvais mettre de côté une somme relativement importante chaque mois.

Je n'avais aucun mal à trouver comment employer cet argent : quelqu'un pourrait m'aider à développer Viditeľné peniaze. Sur un forum de développeurs VUE, j'ai trouvé plusieurs candidats qui étaient disponibles et capables de m'aider. Parmi eux, un Indien m'a stupéfié : il n'avait pas réalisé la tâche que je lui avais confiée, mais avait fait autre chose, en affirmant que sa solution était meilleure que celle que je souhaitais. Après réflexion, j'ai dû reconnaître qu'il avait raison. Le choix était donc évident.

Abhishek, c'était son nom, a apporté une contribution sensible dès le début. Il m'a aidé à comprendre et à résoudre certains problèmes techniques que je rencontrais sur le projet. Le développement est organisé dans une machine virtuelle Linux, où tout le nécessaire est préinstallé. Une machine virtuelle est une sorte d'ordinateur autonome à l'intérieur d'un autre ordinateur, l'ordinateur et son comportement étant en réalité émulés. Chacun peut facilement copier une telle machine virtuelle et commencer immédiatement à travailler, sans aucune installation supplémentaire. Mon financement étant relativement généreux, Abhishek a fait venir deux autres Indiens, de sorte qu'ils étaient trois au total à travailler sur le projet.

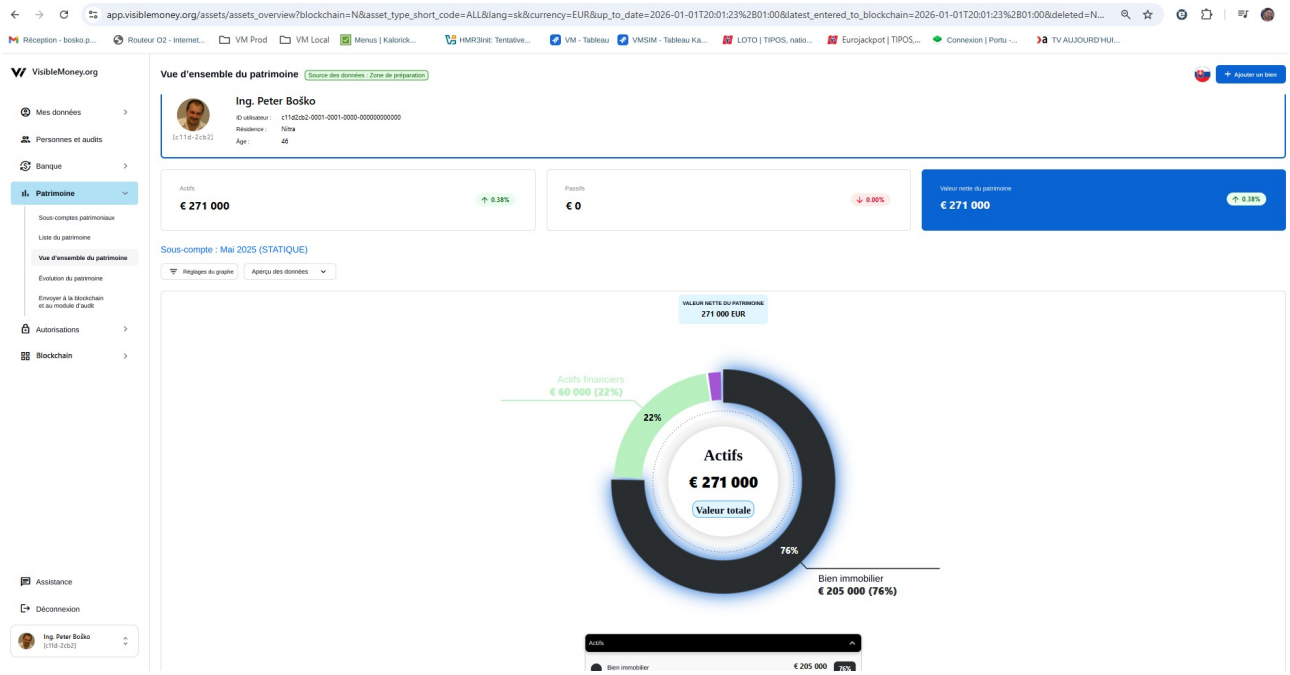
L'un à temps plein, les deux autres en conservant un autre emploi à côté. Le développement des interfaces front-end a ainsi progressé assez vite. De mon côté, je parvenais, en parallèle de mon travail, à avancer sur la base de données et le back-end. J'apprenais beaucoup de choses dans mon emploi : les Italiens avaient poussé certaines pratiques plus loin que partout où j'avais travaillé auparavant. Pour assurer la qualité du code, par exemple, ils avaient développé un outil appelé Test Tool.

Il s'agissait d'une application destinée à tester automatiquement les logiciels livrés. Elle permettait de charger dans la base de données, avant le test, les données dont celui-ci avait besoin, à partir de fichiers

qu'elle savait créer selon des règles définies. La première étape d'un tel test automatisé consistait donc à charger ces données. L'étape suivante pouvait être l'exécution de la fonctionnalité à tester, puis, une fois la partie principale du test achevée, l'application examinait la base de données. Elle disposait d'une requête SELECT, qu'elle exécutait sur la base avant d'en comparer le résultat à l'état attendu. Si tout était en ordre, le test était déclaré réussi ; sinon, il fallait rechercher l'origine du problème. En permettant de lancer automatiquement des séries entières de tests, l'application était un auxiliaire précieux pour l'entreprise dans le contrôle de la qualité du code. Avant de déployer la dernière version d'une application chez un client, des milliers de tests étaient ainsi exécutés automatiquement pendant le week-end précédent. On lançait le processus le vendredi soir et, le lundi matin, on regardait tout ce qui ne s'était pas bien passé. Si tous les tests réussissaient, on avait presque la garantie que tout fonctionnait comme prévu.

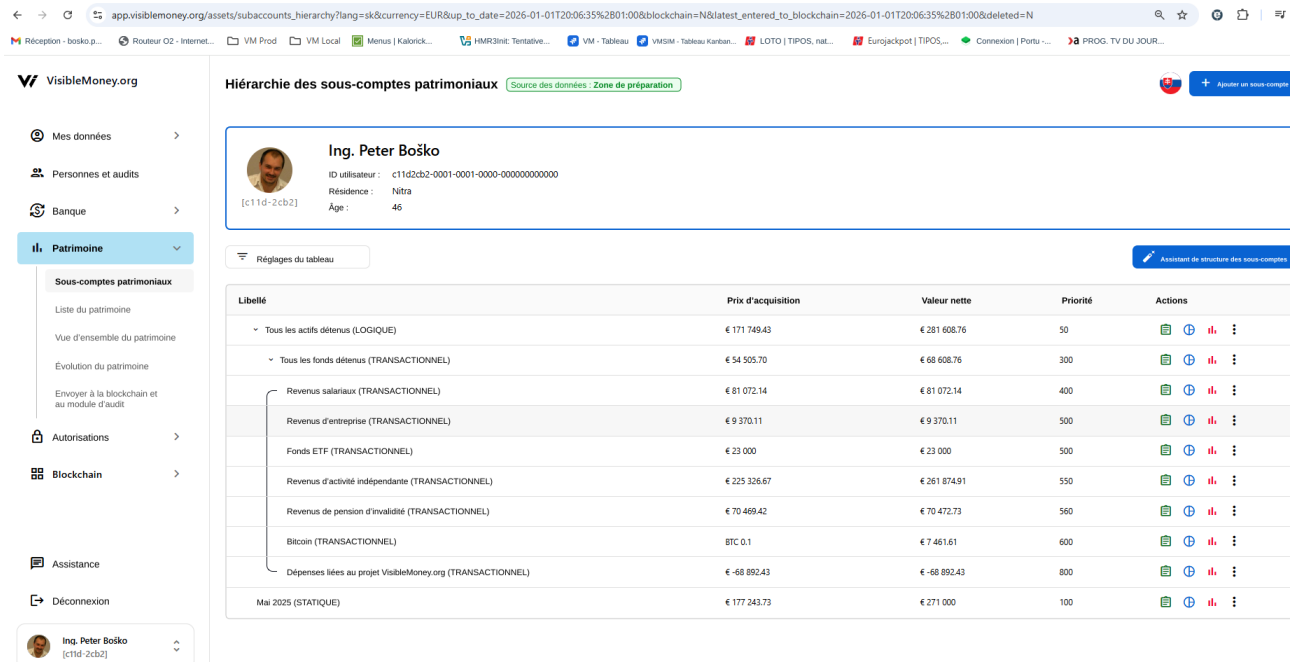
28 Présentation du projet Viditeľné peniaze dans sa forme actuelle

Le projet vise à accroître la transparence des mouvements patrimoniaux et financiers dans la société. Dans sa forme actuelle, il permet d'établir une déclaration de patrimoine, qui peut être statique : elle consiste alors simplement à énumérer les biens qu'une personne possède à un moment donné. L'application est accessible en un clic depuis le site https://viditelnepeniaze.sk ou directement à l'adresse https://app.visiblemoney.org/?lang=sk

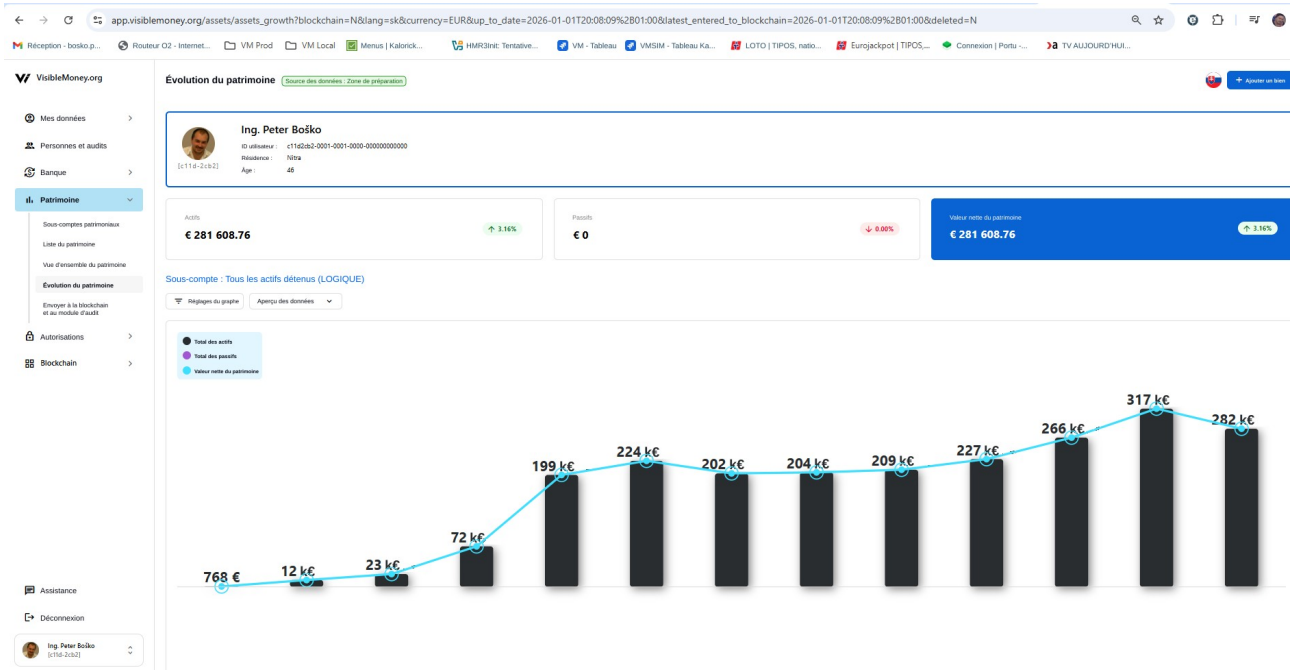


Ma déclaration statique de patrimoine dans le projet en mai 2025

Il est également possible d'établir dans le projet une déclaration détaillée de patrimoine, qui retrace son évolution dans le temps et permet notamment de voir ce qu'une personne a gagné sur des opérations immobilières ou sur d'autres types de biens. On distingue ainsi, dans le détail, comment son patrimoine a atteint son niveau actuel.



La structure de mes sous-comptes patrimoniaux dans l'application, au sein de ma déclaration détaillée de patrimoine

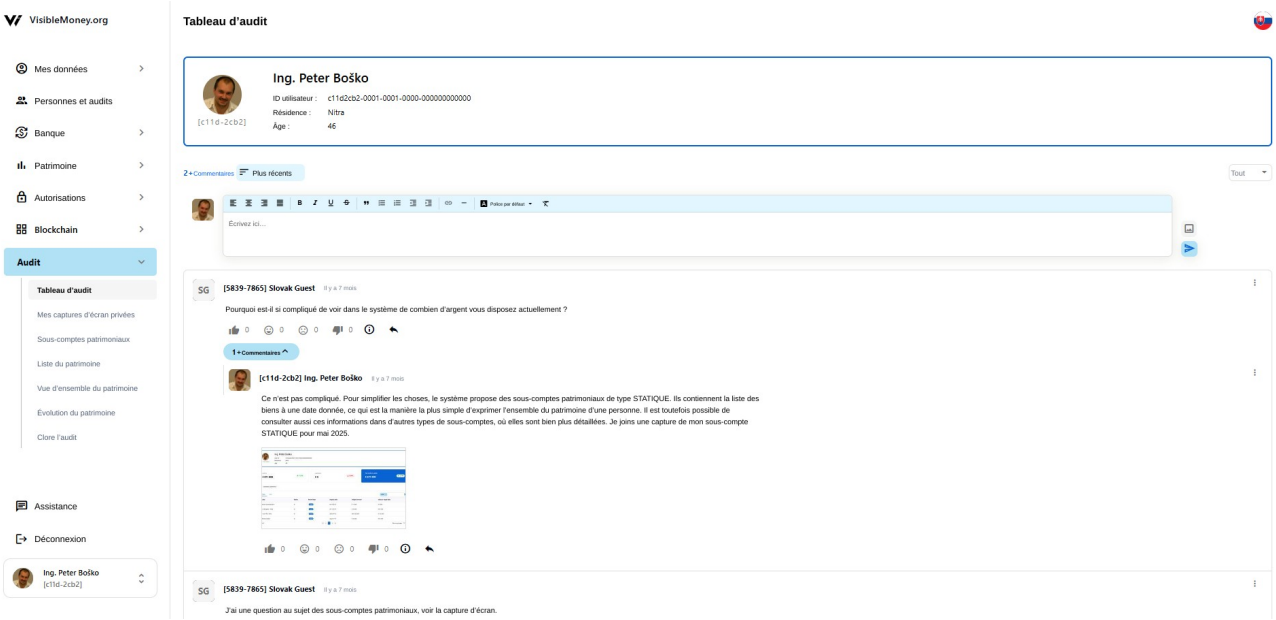


La croissance de mon patrimoine dans l'application au fil du temps, de 1998 à 2025

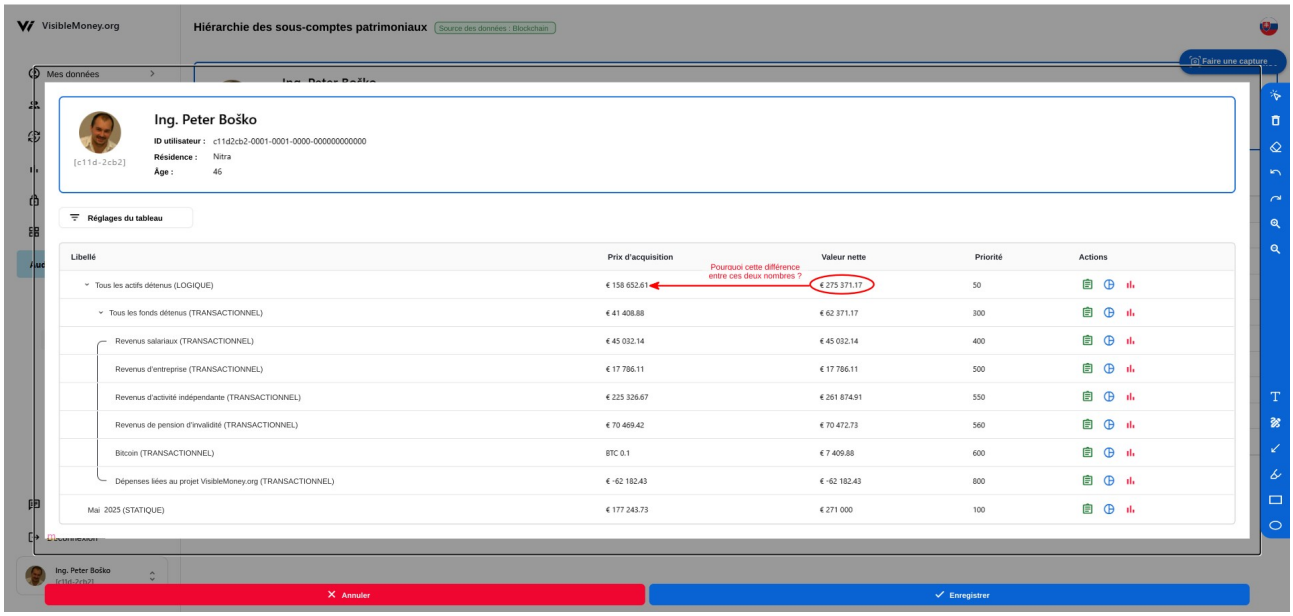
Une autre fonction tout aussi importante du projet est ce que nous appelons l'audit. Celui-ci permet aux autres membres du projet de consulter les données patrimoniales d'un utilisateur. Les droits de consultation peuvent dépendre du degré de transparence que chacun choisit dans le projet : de l'absence de transparence à la transparence totale, en passant par la transparence sur demande et la transparence par l'intermédiaire d'un tiers, appelé auditeur public. La transparence sur demande signifie que, lorsqu'une personne sollicite l'accès aux données d'un utilisateur, celui-ci doit explicitement approuver sa requête ; les données ne deviennent accessibles qu'après cette autorisation. Dans le cas de la

transparence par l'intermédiaire d'un auditeur public, la demande d'audit, accompagnée d'une description, est transmise à un tiers chargé de répondre à ce type de requête. Son rôle consiste à étudier les éléments fournis, puis à effectuer l'audit des données et à en communiquer les conclusions par écrit à la personne qui l'a demandé. La transparence totale signifie que tout utilisateur vérifié de l'application a le droit d'auditer les données de l'utilisateur concerné. Un autre paramètre peut restreindre l'accès aux données en réservant le droit d'audit aux utilisateurs dont l'identité a été vérifiée au moyen d'une carte d'identité, d'un passeport ou d'une autre pièce d'identité. On peut ainsi faire en sorte que seuls les utilisateurs agissant sous leur véritable nom puissent auditer un autre utilisateur.

La partie de l'application consacrée aux audits intègre une fonction appelée tableau d'audit. Il s'agit en quelque sorte d'un tableau de discussion en ligne, sur lequel tous les utilisateurs ayant obtenu l'accès à l'audit peuvent déposer leurs observations. Le module d'audit permet de réaliser une capture de l'écran affiché, puis d'y ajouter des commentaires ou de mettre certaines informations en évidence. Ces captures commentées peuvent ensuite être publiées sur le tableau d'audit de l'utilisateur.



Le tableau d'audit dans l'application



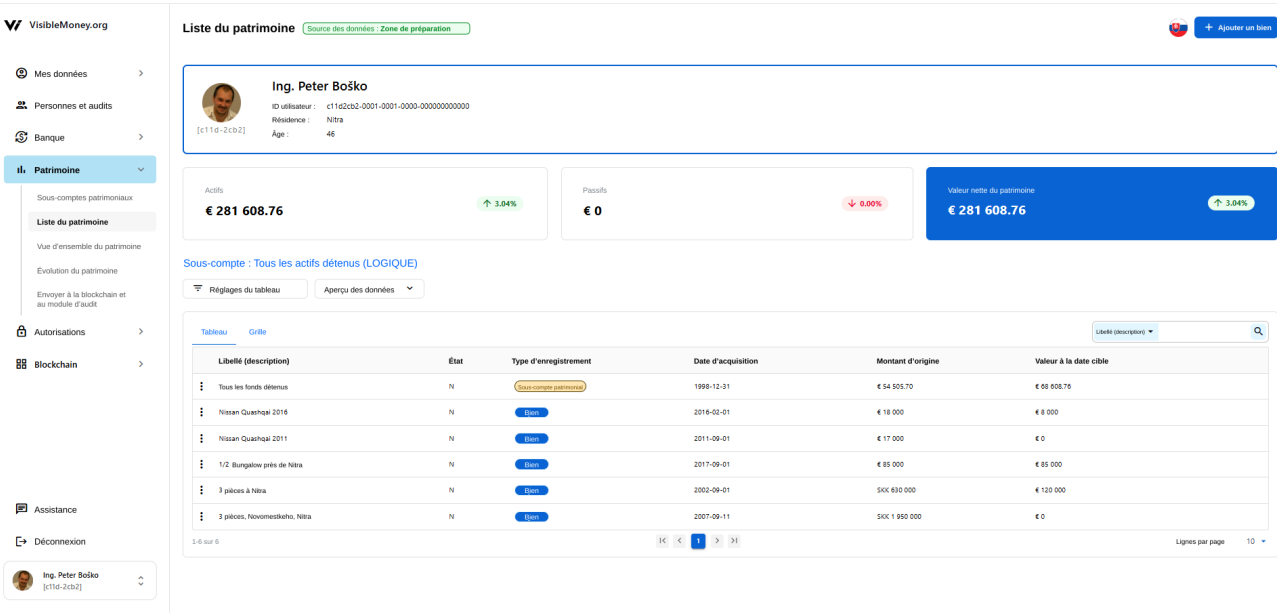
Le module d'audit de l'application, qui permet de commenter chaque donnée

29 Les fonctionnalités du projet liées à la blockchain

Dès le départ, le projet a été conçu avec des technologies et des dispositifs de sécurité qui pourraient lui permettre de devenir le système central de compensation de la société décrit par Walsch dans son livre. Le rôle de la blockchain est de garantir l'authenticité des données et d'empêcher que des données du système soient tout simplement supprimées ou modifiées directement dans la base de données. En effet, la blockchain est une technologie de base de données dans laquelle toute information inscrite demeure à jamais, comme gravée dans la pierre. Il est techniquement impossible de modifier après coup un élément de la blockchain sans compromettre l'intégrité des données. Si une telle modification se produit malgré tout dans la base de données de la blockchain, le premier contrôle la détecte aussitôt.

Toutes les données importantes du système sont ainsi intégrées au sous-système blockchain peu après leur création. Dans ce sous-système, chaque donnée est convertie sous une forme textuelle, à savoir une représentation JSON. L'empreinte de hachage de ce texte est ensuite inscrite dans la blockchain. Afin de garantir la possibilité d'effacer les données conformément au RGPD, ce ne sont pas les valeurs textuelles complètes qui entrent dans la blockchain, mais uniquement leurs empreintes SHA256. Si un utilisateur déclare vouloir quitter le projet et nous demande de supprimer définitivement ses données, nous pouvons le faire. Nous n'avons alors pas besoin de toucher à la partie blockchain, puisqu'elle ne contient que les empreintes des valeurs, et non les valeurs elles-mêmes. Or ces empreintes n'ont aucune valeur sans les données originales à partir desquelles elles ont été calculées, données que nous supprimons.

Concernant le mode d'enregistrement des données, il faut encore préciser que toute mise à jour dans le système donne lieu, dans la partie blockchain, à la création d'une nouvelle version de l'objet concerné dans la base de données, accompagnée d'un horodatage. Supposons, par exemple, qu'une personne enregistre dans la blockchain, le 1.1.2025, l'achat d'une voiture pour 50 000 EUR. Si, six mois plus tard, elle porte ce prix d'achat à 80 000 EUR, l'utilisateur chargé de l'audit pourra potentiellement voir les deux valeurs. S'il effectue son audit sur un instantané établi au 1.1.2025, il verra la valeur de 50 000 ; sur un instantané au 1.6.2025, il verra celle de 80 000 EUR. En saisissant les données, il faut garder à l'esprit que tout ce qui entre une fois dans la blockchain y demeure pour toujours.



L'écran de la liste des biens

30 Protéger le projet contre tout abus avant qu'il ne devienne le cœur de la société

Si le projet fait ses preuves au point qu'il paraisse raisonnable de faire reposer sur lui l'ensemble du fonctionnement de la société, toute la démarche devra être réévaluée par les meilleurs spécialistes mondiaux de la sécurité informatique. Cela ira de la manière dont le projet est développé à la façon dont les collaborateurs du back-office consultent les données, en passant par l'utilisation d'un client SQL par les développeurs lorsqu'ils enquêtent sur un problème dans la base de données en production.

Une règle devra s'imposer : toute consultation de données sera enregistrée dans les journaux du système, sans qu'il soit possible de désactiver cet enregistrement. Qu'il s'agisse d'un audit effectué à l'aide des fonctions de l'application, d'une consultation par un utilisateur du back-office ou d'une commande exécutée dans un client SQL sur la base de données en production. Le propriétaire des données devra pouvoir prendre connaissance, par l'intermédiaire de l'application, de chacune de ces consultations.

Les procédures méthodologiques destinées, par exemple, à corriger des erreurs dans l'application devront comprendre des étapes telles que l'anonymisation des données extraites de la production à des fins de débogage. Avec l'équipe, je développe une application qui permettra d'exporter les données d'un utilisateur depuis une base de données, puis de les importer, par exemple, dans un environnement de test afin de reproduire l'état de la production. Un tel outil doit disposer de fonctions d'anonymisation des données extraites particulièrement élaborées. Le transfert vers l'environnement de test devra probablement être confié à une équipe spécialisée, suivant des procédures méthodologiques clairement définies.

Pour l'instant, je ne suis pas suffisamment expert en sécurité informatique pour pouvoir sortir immédiatement de mon chapeau toutes les mesures de protection nécessaires. C'est précisément pour cette raison que j'écris qu'un tel examen de la sécurité du projet doit être mené par des spécialistes. Les mesures proposées devront être commentées par d'autres spécialistes, puis affinées au fil des échanges jusqu'à ce que tous s'accordent à juger le niveau de protection suffisant, même pour un projet de cette importance.

Sous-estimer cette étape pourrait conduire à une catastrophe de proportions bibliques. Il faut donc exiger absolument un consensus sur le niveau de sécurité et ne rien sous-estimer, en aucune circonstance. La sécurité du projet devrait être surveillée et évaluée en continu, de manière à intégrer toutes les connaissances nouvelles, au rythme des dernières avancées de l'informatique et du savoir humain.

Les journaux de consultation du système devraient être contrôlés régulièrement, et la légitimité des motifs ayant conduit à consulter les données vérifiée. Il faudra probablement, avant toute consultation, accomplir une procédure administrative qui en établira la légitimité.

Il ne sera certainement pas simple de mettre au point des procédures et un ensemble de règles infaillibles pour travailler sur les données de production du projet. Mais je ne doute pas que, si les bonnes personnes s'en emparent, des miracles se produiront. Si un seul individu a réussi à imaginer et à réaliser quelque chose comme Bitcoin, cette tâche sera, pour les meilleurs spécialistes, un jeu d'enfant en comparaison d'une cryptomonnaie décentralisée.

Quant à la sécurité de la technologie blockchain après l'éventuelle arrivée des ordinateurs quantiques, si ceux-ci devenaient capables de calculer quelles données produiraient une empreinte donnée, ce problème serait, à mon avis, facile à résoudre en calculant plusieurs empreintes à partir des données à protéger. Au lieu d'une seule empreinte, on en conserverait, par exemple, trois : pour la valeur Peter, la première serait calculée à partir de la chaîne Peter, la deuxième à partir de Peter1 et la troisième à partir de Peter2. Un ordinateur quantique saurait peut-être comment modifier l'entrée pour obtenir la même première empreinte que celle de la chaîne Peter, mais il ne trouverait plus comment la modifier de façon à conserver simultanément les empreintes de Peter et de Peter1, car une telle combinaison n'existe probablement même plus. On peut sans doute calculer exactement le nombre d'empreintes nécessaire pour épuiser à coup sûr toutes les possibilités existantes et rendre impossibles les combinaisons adéquates, puisqu'elles n'existeraient tout simplement pas.

31 L’élection présidentielle

Au début de 2023, j’ai décidé de profiter de la fenêtre d’opportunité qu’ouvraient l’élection présidentielle prévue en Slovaquie en février 2024 et les élections au Parlement européen de juin 2024. Je n’avais aucune chance de terminer le projet à temps pour les élections législatives de l’automne 2023, d’autant qu’il s’agissait d’élections anticipées, qui n’étaient pas prévues.

J’espérais convaincre quelques candidats honnêtes à la présidence de publier les données relatives à leur patrimoine dans l’application. Au travail, plusieurs projets se trouvaient justement à un tournant, et comme l’entreprise avait du mal à me trouver une nouvelle affectation, j’ai proposé de prendre six mois de congé sans solde pour achever Viditeľné peniaze et préparer le projet à l’élection présidentielle.

Sur le plan commercial, cette élection s’est mal terminée pour moi. Je n’ai réussi à convaincre personne de s’inscrire dans le système et d’y publier ses données patrimoniales. Quelqu’un qui devait être un assistant d’Ivan Korčok a échangé avec moi quelque temps, puis cela n’a rien donné. C’était peut-être finalement un bien, car l’application était alors peu réussie sur le plan graphique et ses fonctionnalités restaient bancales. En pratique, elle permettait seulement d’établir des déclarations statiques de patrimoine : dresser la liste des biens possédés à une date donnée.

Après ces mois de pause professionnelle, le moment est venu de reprendre mon travail pour les Italiens. Mais il s’est avéré que les projets avaient changé et qu’ils n’avaient plus de travail à me confier, malgré notre accord. J’ai donc dû chercher ailleurs. Après environ six mois de recherches, j’ai trouvé un emploi dans une autre multinationale, pour travailler sur un système bancaire, là encore comme développeur Oracle senior spécialisé dans les bases de données.

En revanche, le projet lui-même a connu une avancée considérable. J’ai trouvé une graphiste talentueuse qui a humanisé le système. Il avait enfin l’apparence qu’il devait avoir. J’y ai également apporté des modifications fonctionnelles permettant un suivi plus rigoureux du patrimoine et la création de déclarations non seulement statiques, mais aussi détaillées. On pouvait désormais y voir, par exemple, combien une personne avait gagné sur des opérations portant sur des biens immobiliers qu’elle ne possédait plus. Il est aussi devenu possible d’enregistrer les opérations en cryptomonnaies et de suivre, au fil du temps, l’évolution et le remboursement d’un prêt hypothécaire, entre autres. En mai 2025, l’application avait enfin atteint un stade où je n’avais vraiment plus à en rougir.

Du côté du marketing, j’ai commencé à inonder de messages, notamment, les députés européens pour leur faire connaître le projet et sa mission. Le Parlement européen compte, je crois, plus de 700 membres. Sur les 700 courriels envoyés, quelque 6 eurodéputés ont cliqué sur le lien vers le site. Deux assistants d’eurodéputés m’ont même répondu. J’ai lu que l’un de mes interlocuteurs avait des tendances prorusses ; je ne voulais rien avoir à faire avec un tel homme. L’autre, un eurodéputé tchèque, m’a souhaité beaucoup de succès, mais lorsque je l’ai invité à établir sa déclaration de patrimoine dans le système, la communication s’est éteinte.

32 Ambitions politiques

J'ai commencé à comprendre que le projet n'avait aucune chance de se développer si je ne donnais pas moi-même l'exemple, en montrant aux autres comment faire réellement de la politique avec honnêteté : avec du bon sens paysan, dans une transparence totale et, enfin, à l'échelle mondiale.

J'ai donc décidé de fonder, pour le moment au moins de manière informelle, un parti politique reposant sur ces trois piliers.

Premier pilier : le bon sens

Le premier pilier est exposé dans un document qui décrit l'approche du nouveau parti à l'égard des différents sujets de société actuellement à l'ordre du jour. Certaines des idées qui y figurent m'ont occupé toute ma vie. J'ai essayé de mettre dans ces thèses toute la sagesse que j'ai pu recueillir au cours de mon existence. Je ne pense pas qu'il soit possible d'aborder ces questions de façon plus raisonnable que ne le fait ce document. J'y tiens compte, par exemple, du fait qu'il existe des sujets sur lesquels le commun des mortels n'a tout simplement aucune chance de trancher correctement sans l'appui d'un dispositif adapté. Je propose donc la création d'un conseil à l'échelle de la planète, chargé des questions éthiques liées à la vie en société qui paraissent, de prime abord, difficiles à résoudre. Ses avis devraient s'imposer à tous les gouvernements du monde. En effet, dès lors qu'un tel conseil parviendrait à un accord, son avis serait beaucoup plus éclairé, soutenu par toute l'autorité et tous les moyens dont il disposerait. Il serait en outre impartial et objectif, exempt de tout populisme. Une question que je lui soumettrais personnellement, par exemple, serait de savoir s'il convient ou non, et à quelles conditions, de permettre aux personnes d'une autre orientation sexuelle d'adopter un enfant.

Aucun responsable politique ne peut raisonnablement trancher une telle question depuis son bureau. Élaborer une méthode permettant de déterminer quand et dans quelles circonstances autoriser ou refuser l'adoption à des couples de même sexe exige une étude approfondie d'un grand nombre de cas, qu'ils se soient bien ou mal passés. Ce n'est qu'après avoir recensé de nombreux exemples de réussite et d'échec que l'on pourra définir une méthode précisant la conduite à tenir selon les circonstances. Cette démarche peut comprendre une évaluation psychologique et sexologique des futurs parents, ainsi que diverses procédures très longues, qui ne leur seront pas nécessairement agréables. Mais si leur désir de fonder une famille presque à part entière est sincère et sérieux, ils n'auront aucun mal à s'y soumettre. Qu'un responsable politique décide à l'intuition, depuis son bureau, que quelqu'un n'a pas droit à une famille à part entière au seul motif de son orientation sexuelle relève d'un simplisme primaire et d'un populisme qui n'ont pas leur place dans une société moderne.

L'approche des migrants et de la migration constitue un autre exemple de démarche inhabituelle. À mon sens, la chance de naître dans une région développée du monde ne s'accompagne pas seulement de droits, mais aussi de devoirs. Parmi eux figure celui de tendre la main, depuis sa situation confortable, à un autre être lorsque cela est nécessaire. Les difficultés liées aux migrants, telles qu'une mauvaise intégration dans la société, seront faciles à résoudre grâce à Viditeľné peniaze. Dans son nouveau pays, le migrant est un invité et doit respecter les règles de son nouveau foyer. À défaut, le pays d'accueil se réserve le droit de le refuser. Ces règles pourraient notamment lui imposer le degré de transparence financière le plus strict dans

Viditeľné peniaze. Toutes ses transactions économiques seraient alors examinées à la loupe par son entourage. Dès qu'il achèterait une carabine à air comprimé pour tirer sur les moineaux, ceux qui l'entourent protesteraient et il devrait s'expliquer. Des migrants encadrés de cette manière seraient les meilleurs migrants du monde.

Les autres arguments en faveur de la migration, comme le déclin démographique, sont bien connus. Mais je n'entends pas les brandir, car je pense que la planète devra faire face au problème inverse, particulièrement lorsque la science aura résolu la question de l'immortalité humaine. Si les êtres humains ne meurent plus ni de maladie ni de vieillesse, la planète devra s'attaquer à sa surpopulation, et non au manque d'habitants.

Deuxième pilier du parti politique : une transparence poussée

Ce deuxième pilier, la transparence poussée, s'appuiera largement sur le projet Viditeľné peniaze. Chaque membre du nouveau parti devra en effet y avoir établi une déclaration détaillée de patrimoine, qui devra être validée soit par l'ensemble du public, soit, au minimum, par des personnes dignes de confiance dans son entourage. Si le projet fait ses preuves, je pense qu'il sera opportun d'envisager une législation obligeant les responsables politiques en activité à y tenir leurs données patrimoniales à jour. Les politiques devraient en outre rester inscrits à vie, donc même après avoir quitté la politique, afin que l'on puisse repérer d'éventuels mouvements patrimoniaux suspects, y compris lorsqu'ils surviennent après la fin de leur carrière. À long terme, le projet vise à rassembler tout le monde, et pas seulement les responsables politiques. C'est à cette condition seulement que ses effets se manifesteront pleinement. Mais une telle démarche rencontrera l'incompréhension de nombreuses personnes, du moins dans un premier temps. Il faudra d'abord vérifier les effets positifs du projet. Les responsables politiques et les personnes rémunérées sur fonds publics s'imposent comme le premier choix pour cette expérimentation, car c'est chez eux qu'une incorruptibilité démontrable importe le plus. Il est évident que le projet souffrira, à ses débuts, de nombreux défauts et imperfections. Mais mon équipe sera là, je l'espère, pour y remédier et faire avancer le projet dans la direction souhaitée.

Troisième pilier : la dimension mondiale

Maintenant que le commerce et la vie économique se sont mondialisés, il est temps que la politique en fasse autant. Il est honteux qu'à une époque où l'humanité a réussi à numériser la cognition en créant l'intelligence artificielle, nous ne disposions toujours pas d'une représentation politique officielle de la planète dans son ensemble. L'Organisation des Nations unies n'a pratiquement aucun véritable pouvoir politique, et cette impuissance permet aux dirigeants des différents pays de n'en faire qu'à leur tête. Qu'au XXIe siècle il existe encore des guerres entre les nations ou entre des groupes de population est une honte.

Une force politique moderne qui aspire à unir l'humanité devrait fonctionner selon des principes semblables à ceux des entreprises mondiales, comme McDonald's. De même que les produits de McDonald's sont conçus dans un siège central avant d'être vendus dans le monde entier, un parti politique mondial devrait disposer d'un siège où seraient élaborés les meilleurs produits politiques possibles. Chaque problème du moment appelant une solution serait pris en charge par ce centre, qui préparerait la meilleure réponse possible, guidée par le bon sens, rigoureusement factuelle et opposée à toute forme de

populisme. Les responsables locaux de ce parti, dans chaque pays, seraient tenus de respecter les positions du centre dans leur action politique, ce qui réduirait la tentation du populisme et de l'improvisation indésirable. Lorsqu'un problème se pose dans le monde, une équipe composée des meilleurs spécialistes du domaine devrait se réunir pour déterminer comment le résoudre. Cette équipe devrait toujours proposer la solution la plus raisonnable possible, qui s'imposerait aux responsables locaux. On éviterait ainsi de réinventer inutilement la roue : à l'échelon local, il suffirait d'appliquer les solutions venues du centre. Des solutions élaborées par les meilleurs esprits de la planète dans le domaine concerné. Sans populisme indésirable, et toujours en accord avec le bon sens.

Plus tard, lorsque les structures des partis politiques locaux seront suffisamment développées, l'élaboration de la position commune passera du siège central à une sorte de conseil interne, composé des dirigeants des différentes antennes locales. Il formera en quelque sorte un cerveau au sein du cerveau de la planète.

Cette manière de faire fonctionner le monde correspond, selon moi, à ce que l'on appelle le Nouvel ordre mondial. Dans les théories du complot, le Nouvel ordre mondial est présenté comme une sombre dictature destinée à asservir l'humanité. Je pense, en réalité, que c'est exactement l'inverse. Le Nouvel ordre mondial est un nouveau mode de fonctionnement de l'humanité sur les plans économique, social et politique. Un mode dans lequel la clé d'une coexistence équitable et juste réside dans un système social fondé sur la démocratie libérale, auquel s'ajoute une transparence presque totale des mouvements financiers et patrimoniaux. Cette réorganisation me paraît indispensable pour que l'humanité puisse continuer à se développer et à grandir dans une relative sécurité, même à l'ère des technologies actuelles.

33 Fragments de mon blog personnel

Diebus solitudinis

Jours de solitude, ou Nothing else matters.

Quand la limpidité de ton esprit t'oblige à agir avec clarté.

Quand tu es seul comme la jambe gauche, tu sais que quelque part se trouve la droite.

Nous sommes des humains sur la rive d'un fleuve ; le savent-ils depuis des siècles déjà ?

Un fleuve doit bien avoir deux rives. J'y entrerai volontiers, nu.

Retour au temps où la mère de ma mère donnait le baptême. Et sanctifiait la vie par la foi.

Au temple, l'ampleur de cette perte ; au fond de l'âme, je n'en paierai pas le prix sans retour.

L'éclat vif de ces lignes tisse au cœur une source d'eau vive.

Au nom du Père, de l'Esprit, du Fils — d'un œil de cristal, la vérité est saisie.

Dans ce miroir si limpide, les images prennent vie, assurément.

Et toi aussi, en cet instant, tu es devenu vivant.

Katka Knechtová — Spomaľ — un étrange dialogue

Elle : Vers quelque chose de fabuleux, vers des jardins où il n'y a pas de croix.

Où cours-tu, insensé ? Je n'arrive pas à te suivre.

Ralentis — tu vas bien trop vite, je ne le perçois que par mon sixième sens.

J'ai le vertige.

Je me hâte à tes côtés, et j'en ai assez de ces amendes inutiles.

Dois-je avoir peur ?

Lui : Non, ma chère, tu n'as vraiment pas à avoir peur.

Même si un peu de peur n'est peut-être pas mauvaise.

Quelque chose de merveilleux est en train de naître.

Un pays, ou plutôt peut-être un monde entier, où il n'y a plus de douleur.

Un monde où l'être humain respire librement.

Un monde où l'être humain reste éternellement jeune.

Un monde où chacun fait ce qui lui plaît vraiment.

L'un compose, l'autre distribue des glaces sur la place.

Un troisième consacre sa vie à élever ses enfants.

Pour mieux sentir comme le temps s'envole.

Il lui faut seulement promettre devant l'autel de former avec leur mère un couple exemplaire jusqu'aux premiers pas des enfants dans l'âge adulte.

Un monde où les valeurs ont cessé de se mesurer en argent, un monde où l'on veille honnêtement sur le bonheur humain.

Où il n'est plus de maladie, où l'humanité se libère de la servitude.

Un monde où il n'est plus de manque, où l'être humain ne dépense son énergie que pour ce qu'il aime vraiment —

la famille, le bonheur, la foi et ce qui donne un sens à sa vie.

3 défis fondamentaux de l'humanité d'aujourd'hui et ma réponse à chacun

3 défis de notre époque auxquels j'ai décidé de consacrer mon énergie. De la modification des règles de la société aux progrès dans l'ontologie de l'être, en passant par la vie éternelle.

Défi numéro 1 : une légère modification des règles qui régissent la société, avec un effet considérable sur l'efficacité de la coexistence humaine — l'instauration de Viditeľné peniaze

Dans ma vie professionnelle, je suis développeur. En programmation, il est assez courant, après avoir créé une fonctionnalité pour un client et s'être assuré que tout fonctionne comme prévu, de reprendre le problème dans son ensemble. Cette fois, toutefois, on dispose de toute l'expérience acquise depuis le début et, si les circonstances le permettent, on reprogramme le tout avec une conception beaucoup plus aboutie. On sait désormais quels problèmes nous attendent, quelles exceptions le système doit savoir gérer, etc. Ce processus s'appelle la refactorisation. Or le dernier à avoir entrepris une telle refactorisation, en prenant du recul sur l'ensemble du fonctionnement de la société, a été Jésus-Christ, il y a 2000 ans. Depuis, 2000 ans ont passé sans que personne réfléchisse à une manière meilleure et plus cohérente de faire fonctionner la société humaine. Les paroles du Christ, « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre » et « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le aussi pour eux », constituaient un progrès par rapport aux dix commandements de Moïse. Mais depuis le Nazaréen, les règles de la société ont évolué plus ou moins au fil de l'eau. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'après 2000 ans d'expérience accumulée, il est peut-être temps de prendre du recul et de chercher comment la société humaine pourrait mieux fonctionner. J'ai entrevu pour la première fois une réponse à la question de ce que devrait être la société du troisième millénaire dans un texte de l'auteur américain Neale Donald Walsch, son livre Hovory s Bohom 2. Je l'ai lu au milieu des années 90, à l'époque où sévissaient en Slovaquie le mečiarisme sauvage et la lutte pour les biens en cours de privatisation. L'idée est, dans son principe, toute simple. Selon l'auteur, dans les sociétés évoluées, c'est-à-dire celles où personne ne veut rien obtenir aux dépens d'autrui, l'argent est tout simplement entièrement transparent et visible. Autrement dit, chacun peut savoir et vérifier à tout moment qui possède combien d'argent, quels biens, quels flux financiers, etc. En tant qu'informaticien, j'ai compris que cela pourrait se concrétiser par la création d'un système bancaire qui contiendrait ces informations, serait capable de les communiquer et servirait en même temps de centre de compensation pour toute la société. Si mille raisons vous viennent à l'esprit pour lesquelles cela ne pourrait pas fonctionner, commencez par parcourir https://viditelnepeniaze.sk : j'y ai examiné l'idée de tous les côtés, de haut en bas et de fond en comble. Vous pouvez aussi vous abonner à la lettre d'information en indiquant votre adresse électronique ; pour moi, elle constitue un indicateur important de ma capacité, ou de mon incapacité, à toucher le public.

Pour conclure sur ce point, je pense que le passage de toute la société à un système financier transparent, où l'argent, les biens et leurs mouvements seraient pleinement visibles, pourrait être non seulement un moyen d'améliorer le fonctionnement de l'humanité dans son ensemble, mais peut-être même une nécessité. Il permettrait en effet d'instaurer des mécanismes de contrôle aux points névralgiques de la société, dont la surveillance peut être cruciale et dont le capitalisme classique ne se préoccupe nullement d'assurer la protection. L'exemple le plus frappant qui me vient à l'esprit est celui des laboratoires de biologie capables, notamment, de mettre au point un nouveau virus mortel : grâce à Viditeľné peniaze, nous pourrions beaucoup mieux contrôler ce qu'ils font réellement.

Défi numéro 2 : des progrès médicaux permettant de soigner toutes les maladies, et même la vieillesse — atteindre la vie éternelle

À mon avis, la plus grande opportunité entrepreneuriale de notre époque ne réside pas dans les voitures électriques autonomes, mais dans quelque chose qui répond aux besoins de chacun de manière bien plus personnelle et intime qu'un quelconque objet matériel à la mode. Les progrès de toutes les sciences éclairent en effet une voie qui, tôt ou tard, deviendra réalité. Je pense aux progrès de la médecine. Mais pas seulement au traitement des maladies. De la capacité de guérir n'importe quelle maladie à celle d'inverser les processus biologiques du corps humain, il n'y a qu'un petit pas : arrêter le vieillissement, voire faire directement reculer l'horloge biologique.

En tant qu'informaticien, je vois dans la résolution de ce problème, qui concerne chaque être humain, un champ d'application immense pour les technologies logicielles. Car le problème de la médecine, c'est le retour d'information. En réalité, un médecin ne peut jamais vous dire avec une certitude de 100 % comment votre corps réagira à un médicament. Et moins encore quels effets secondaires vous subirez si vous le prenez pendant 10 ans sans interruption. Des modèles logiciels du corps pourraient résoudre ce problème. Un modèle logiciel du corps humain est un système capable de calculer comment une partie du corps se comportera dans certaines conditions extérieures. Cette virtualisation du corps humain deviendra le Graal de la médecine. Grâce à la possibilité de tester sa réaction à différentes substances chimiques ou à différents traitements, les médecins disposeront d'un outil leur permettant de maîtriser parfaitement chacune de ses cellules.

Chacun s'intéresse de près à sa propre santé, et toute avancée dans ce domaine sera récompensée par un immense succès commercial. Il est même possible que l'on parvienne plus vite à l'intelligence artificielle générale en essayant de simuler la chimie et les processus du cerveau humain qu'en construisant des réseaux de neurones artificiels.

Pour rattacher la conclusion de ce défi au titre de l'article, je pense que, si la première étape me permettait de gagner assez d'argent pour financer les recherches du deuxième défi, même si elles devaient durer plusieurs décennies, celui-ci pourrait être relevé. Je sais bien que des entrepreneurs talentueux saisiront cette occasion indépendamment de moi. Mais si je m'y attelais de façon systématique, sans perdre l'objectif de vue, il serait certainement possible de raccourcir le processus de quelques années. Pour les personnes de ma génération, cela peut faire la différence entre la vie et la mort. Je rectifie : entre la vie éternelle et la mort.

Je pense que cette idée peut se concrétiser en 20 ans, selon une démarche comparable à celle qui a permis de lire le génome humain. Au tournant du millénaire, le coût estimé de la lecture du génome d'un individu s'élevait à un milliard de dollars. Vingt ans plus tard, le séquençage génétique est proposé commercialement pour 1000 euros. La tâche que je décris est certes d'un ordre de grandeur plus complexe, mais elle peut être menée avec des technologies qui ont, elles aussi, vingt ans d'avance.

Défi numéro 3 : progresser dans l'ontologie de l'être — obtenir la preuve à 100 % que le monde extérieur et les personnes qui m'entourent sont aussi réels que moi — résoudre le problème de la solitude

Ce défi touche à une caractéristique de la vie et de l'être qui constitue, à mon sens, la plus grande malédiction, mais aussi la plus grande bénédiction de l'être humain et de l'existence elle-même. Je suppose que ce paragraphe sera peu compris. La plupart des gens de mon âge ont déjà fort à faire pour s'occuper de ceux qui dépendent d'eux ; je pense ici à la parentalité. Avec de telles préoccupations, on est bien content, en fin de journée, d'avoir simplement tenu le coup, et toute méditation de ce genre sur l'immortalité du hanneton paraît absurde et inutile. La situation changera pourtant radicalement si le deuxième défi est réellement relevé et si les humains peuvent vivre indéfiniment. Les enfants grandiront et partiront. Il est même possible que les ressources limitées de la planète ne permettent plus d'avoir autant d'enfants qu'on le souhaite, comme c'est le cas aujourd'hui. Après la première phase de leur vie, les gens n'auront plus d'autres enfants qu'exceptionnellement. Ils disposeront de davantage de temps pour l'introspection et l'observation de leur monde intérieur.

Puisque cette partie de l'article est très probablement excessivement personnelle, il serait sans doute juste de présenter le contexte de ma situation. J'ai 42 ans, la sclérose en plaques me contraint à vivre en fauteuil roulant, et il est probable que la maladie n'ait pas encore dit son dernier mot. Dans ces circonstances, il faudrait que je sois un peu fou pour trouver le courage de fonder une famille. J'essaie d'expliquer que ma situation est assez particulière et que je réfléchis peut-être à des questions vers lesquelles l'esprit ne s'aventure pas d'ordinaire.

Il est très peu de choses dont l'être humain puisse être absolument certain, à 100 %. Parmi celles qui appartiennent à cette liste privilégiée figure le « Je pense, donc je suis » de René Descartes. Si la logique élémentaire s'applique, le fait que l'on éprouve à cet instant — penser — implique nécessairement que l'on soit une entité réelle, puisque l'on produit de la pensée. L'immense majorité des autres choses de la vie se situe à des lieues de cette certitude que chacun possède de sa propre existence. La perception humaine peut être aussi éloignée de la réalité que celle d'un homme qui ne voit que les ombres de la célèbre caverne de Platon. Nous ne pouvons rien savoir de notre environnement que par l'intermédiaire de nos sens. Si notre perception présente un défaut, si nous sommes daltoniens, par exemple, nous ne comprendrons jamais comment les personnes qui ne le sont pas voient le monde. Théoriquement, le monde extérieur pourrait n'avoir aucune réalité : il suffirait qu'il paraisse réel à nos sens. Autrement dit, nous ne disposons d'aucune preuve de la réalité de ce qui nous entoure. Tout pourrait être irréel, pourvu que nos sens nous trompent en permanence. Je pense que le plus grand saut qualitatif que l'on puisse peut-être connaître dans sa perception consisterait à acquérir, au sujet de ce qui nous est cher dans le monde extérieur, une certitude de même nature que celle de notre propre existence : la certitude que cela est aussi réel que nous. Si je parviens un jour à acquérir une telle certitude sur le monde extérieur, je m'assiérai simplement et je

pleurerai de soulagement pendant trois jours. Il est profondément effrayant et accablant de n'avoir aucune certitude quant à l'existence même de ce qui compte le plus pour nous.

Au début de ce défi, j'ai écrit que cette absence de certitude sur ce qui nous entoure est non seulement notre plus grande malédiction, mais aussi notre plus grande bénédiction. Une bénédiction, parce que les progrès scientifiques sur cette question pourraient nous mener à un point où il deviendrait possible, pour ainsi dire, de dérober les identités des esprits. Aujourd'hui, même un milliardaire ne pourra jamais manger un milliard de hamburgers et en tirer une satisfaction égale à celle, cumulée, d'un milliard de personnes ayant chacune mangé un hamburger. S'il devenait possible de réussir à dérober, pour ainsi dire, l'esprit d'un autre et d'obtenir ainsi la certitude que cette personne est aussi réelle que soi, il serait peut-être possible d'éprouver les plaisirs cumulés des personnes dont on aurait dérobé l'esprit. Voilà pourquoi un tel progrès scientifique pourrait être une arme à double tranchant.

Conclusion

J'ai décrit trois défis auxquels j'ai décidé de consacrer mon énergie, pour peu que j'en aie la force et la volonté. Depuis le milieu des années 90, je travaille au premier en y réfléchissant en arrière-plan. J'ai commencé à entreprendre des démarches concrètes pour instaurer Viditeľné peniaze il y a environ un an, en créant un site consacré à cette idée et en développant le logiciel sur lequel le système pourrait fonctionner. Le deuxième défi dépend du succès éventuel du premier. Si je parviens à percer financièrement avec celui-ci, j'investirai la part nécessaire des ressources disponibles dans le développement de modèles logiciels du corps humain.

Le troisième défi est le seul pour lequel on n'aperçoit pas encore de lumière au bout du tunnel. Il dépend de progrès scientifiques imprévisibles, qui pourraient survenir demain comme dans plusieurs millénaires. Mais un homme du XVIIIe siècle aurait sans doute évalué de la même façon les possibilités des téléphones mobiles et d'Internet d'aujourd'hui.

Comment fonctionne le karma

Pour comprendre le fonctionnement de certaines choses dans la vie, il est essentiel, à mon avis, de comprendre celui du karma. Il ne s'agit pas d'un vieux monsieur assis sur un nuage, qui noterait dans un carnet les bonnes et les mauvaises actions de chacun, avec leurs dates et leurs destinataires, puis punirait les gens, à certaines occasions, selon leurs actes passés.

Je pense plutôt que, même dans ce mécanisme de boomerang de la vie, notre perception à la première personne exerce une influence bien plus grande. C'est nous-mêmes, c'est notre conscience, qui savons très bien quand et à qui nous avons fait du bien ou du mal. Si notre bilan est négatif, notre subconscient attire de mauvaises choses dans notre vie, et inversement.

Lorsqu'un événement négatif survient dans une vie, comme le fait de subir une interruption de grossesse, on peut croire, au moment de prendre cette décision, avoir accepté mentalement ses conséquences. Mais, à plus long terme, cette conviction peut se révéler erronée et entraîner des conséquences catastrophiques. Que l'on considère la mise à mort d'un fœtus humain comme une faute équivalente au fait de tuer une personne vivante, ou simplement comme l'interruption sans conséquence de la vie d'une masse biologique informe qui, faute de cette intervention, nous aurait gâché l'existence, il peut arriver plus tard que certaines situations nous fassent changer de regard. Il est même peu probable que cela n'arrive pas. Selon le point de vue adopté, l'avortement peut apparaître comme un crime bien plus grave que le fait de tuer un autre être humain. On peut en effet y voir le meurtre de son propre enfant. Pour bien préciser ce que j'essaie de dire : la seule possibilité de le considérer comme le meurtre de son propre enfant suffit à détruire une vie avec une certitude infaillible. J'ai côtoyé de près, au cours de mon existence, quatre personnes qui avaient fait quelque chose de semblable. Trois d'entre elles étaient si paralysées par les conséquences qu'elles interprétaient mal les situations les plus simples et transformaient la vie de leur entourage en enfer. C'est comme si une immense barrière se dressait devant leurs yeux, leur interdisant de voir le monde objectivement. Quoi qu'elles fassent, leurs actes sont avant tout influencés par le besoin d'introduire partout des éléments totalement hors de propos, dont la fonction première est de justifier d'une manière ou d'une autre la faute qu'elles ont commise envers la vie.

Pour conclure, subir une intervention telle qu'un avortement peut affecter une vie de manière profondément négative, même si, sur le moment, cela semble être un bon choix, pragmatique, capable d'éviter l'effondrement de son confort de vie. Dans l'immense majorité des cas, il s'agit d'un pacte avec le diable par lequel on renonce, pour ainsi dire, à sa bonne conscience en échange d'une vie apparemment confortable. Ces conséquences devraient obligatoirement être expliquées en profondeur, en particulier aux jeunes femmes qui envisagent une telle intervention. Une mesure efficace pour leur faire comprendre ses effets potentiels pourrait consister, par exemple, à leur imposer de passer un certain temps dans un service de néonatologie. Si, après une explication aussi approfondie de ce que cela peut entraîner et après ce contact avec la vie nouvelle dans ce service, une femme maintient malgré tout sa décision, c'est sans doute que ses raisons sont suffisamment graves pour devoir être respectées.

Réflexion sur la nécessité d'un univers fini

Cette réflexion est très éloignée d'une démonstration rigoureuse, mais je pense néanmoins qu'en suivant son cheminement, on rencontre des éléments qu'il est utile de connaître.

Albert Einstein a dit un jour que l'univers et la bêtise humaine étaient infinis, tout en précisant qu'il n'était pas certain du premier. Je vais essayer, dans cet article, d'apporter la preuve qu'Einstein se trompait au sujet de l'univers.

Imaginons que l'univers soit réellement infini. En n'importe quel point, on pourrait alors affirmer qu'à un trillion de trillions d'années-lumière existe une planète Terre 2, et sur celle-ci un Peter Boško2. Si elle n'existait pas à un trillion de trillions d'années-lumière, elle pourrait exister un trillion de trillions de trillions d'années plus loin. Si l'univers était infini, nous pourrions repousser indéfiniment les limites de notre recherche de Boško 2, qui serait donc vouée au succès. À une infinité de succès. Mais ce Peter Boško 2 serait si avancé technologiquement qu'il pourrait, depuis une telle distance, déposer 500 EUR dans ma main si je la tendais maintenant. Voyez-vous à quelles absurdités nous arrivons ? Le Peter Boško 2 que je décris n'existe pas, puisque aucun billet de 500 euros ne vient de se poser dans mes mains.

Pour préciser les choses, il faut indiquer que cette démonstration s'appuie implicitement sur deux hypothèses :

J'entends par univers infini un univers où la répartition de la matière telle que nous la connaissons dans la portion de l'univers visible que nous observons se répète sans fin. Cette répartition doit demeurer indéfiniment plus ou moins aléatoire et permettre l'existence de galaxies et de systèmes stellaires semblables à ceux que nous connaissons. Si, en revanche, l'univers ne ressemble à celui que nous observons que jusqu'à une certaine distance, même immense, et qu'au-delà il n'y a, par exemple, que de l'espace vide, alors je considère cet univers comme fini.

L'autre hypothèse est qu'avec un développement technologique suffisant, il soit physiquement possible, d'une manière ou d'une autre, d'exercer une action matérielle à une distance gigantesque, par exemple de téléporter un billet jusqu'à moi depuis n'importe quelle distance. S'il existe un premier Peter Boško 2 à 10^{100} années-lumière, mais que son niveau technologique ne lui permette pas de m'envoyer le billet, cela n'affecte en rien ma démonstration : je continue simplement à chercher un autre Peter Boško 2 qui posséderait, en plus, la technologie nécessaire. La seule condition requise pour la validité de ma démonstration est qu'une technologie extrêmement avancée puisse physiquement permettre l'envoi d'un billet sur une distance quelconque.

L'univers ne peut pas être infini, car l'introduction de l'infini entraîne des absurdités démontrables, comme l'envoi d'un billet dont on constate précisément qu'il n'a pas lieu. Cet envoi n'est toutefois qu'un exemple manifestement absurde destiné à illustrer les conséquences absurdes d'un univers infini. En réalité, ce qui devrait se produire est bien plus vaste. En substance, tout ce à quoi je pense, et même ce à quoi je ne pense pas, devrait arriver, non seulement à moi, mais dans l'univers entier. Si l'univers était infini, tout ce qui peut se produire devrait se produire partout. Or c'est là une définition du non-être. Et c'est lui qui est véritablement infini.

Le seul aspect de l'être qui possède, d'une certaine façon, un attribut d'infinité est le fait que j'ai conscience de moi-même. Ou, si vous préférez, que les êtres doués de conscience ont conscience d'eux-mêmes. Mais je ne le sais à leur sujet que de manière indirecte, tandis que je le sais de moi avec une certitude de 100 %, puisque cela se produit directement en moi.

Mais ce sera peut-être pour une autre fois

Architecture du système Viditeľné peniaze (VP) — le premier système bancaire transparent garanti par la blockchain 1

Il y a quelque temps, j'ai publié sur mon blog un article expliquant comment les innovations issues du monde des cryptomonnaies pourraient transformer profondément la manière dont les humains se comportent les uns envers les autres. Pour résumer, si l'argent privé et le patrimoine des personnes étaient eux aussi transparents dans une certaine mesure, cela conduirait probablement, peu à peu, à résoudre la grande majorité des problèmes nés de la lutte immémoriale entre les humains pour les ressources.

Dans cet article, je voudrais m'intéresser à l'architecture du système de compensation transparent, destiné à l'ensemble de la société, que je développe progressivement, et aux exigences auxquelles il doit répondre. Pour commencer, une petite incursion technique dans le monde des cryptomonnaies s'impose.

L'algorithme de hachage, clé de la preuve que certaines données sont exactement telles qu'elles ont été enregistrées quelque part et, avec un très haut degré de certitude, pas autrement

Dans le monde informatique, et surtout dans celui des cryptomonnaies, l'algorithme de hachage est une notion essentielle. Sa version la plus couramment utilisée, appelée SHA256, est un algorithme auquel on fournit en entrée un texte court ou même un fichier de plusieurs téraoctets, et qui génère pour cette entrée une chaîne de 64 caractères ressemblant à ceci :

L'empreinte SHA256 du texte « Peter » est, par exemple, la valeur suivante :

ea72c79594296e45b8c2a296644d988581f58cfac6601d122ed0a8bd7c02e8bf

L'empreinte SHA256 du texte « Peter1 » donne, en revanche, cette valeur :

c2a455a6fba64a8aa2dabed5d193a6bd89813376c02ae40b86f56af6473d4323

Comme vous le voyez, les deux valeurs renvoyées par l'algorithme sont totalement différentes et indépendantes l'une de l'autre. La fonction de hachage repose en effet sur ce que l'on appelle un effet d'avalanche. Modifier un seul bit de la chaîne d'entrée entraîne des changements si considérables que les résultats sont entièrement indépendants, même s'ils proviennent de données, ou entrées, proches. SHA256 est identique dans tout le monde informatique : lorsqu'on vous indique avoir calculé l'empreinte SHA256 d'une entrée donnée, le résultat doit être le même avec un système d'exploitation ou un langage de programmation complètement différent. Car la procédure suivie est partout identique.

Le hachage SHA256 possède en outre cette propriété : si vous donnez à quelqu'un un résultat, par exemple la valeur ea72c79594296e45b8c2a296644d988581f58cfac6601d122ed0a8bd7c02e8bf, sans lui dire qu'il s'agit de l'empreinte de Peter, il n'a aucun moyen de le savoir. Sa seule possibilité consiste à espérer que le texte fourni en entrée de la fonction de hachage n'était pas trop long et qu'il ne contenait, par exemple, que des caractères alphanumériques, puis à procéder par essais. Il pourra commencer par la lettre « a », lui ajouter un b pour obtenir « ab », appliquer la fonction SHA256 à ces entrées et comparer le résultat à celui que vous lui avez donné. Il continuera ainsi jusqu'à tomber sur une séquence de caractères produisant la même valeur. Autrement dit, si vous calculiez l'empreinte du texte suivant :

{
“account_from”:”SK11 1100 0000 0000 2644 5963”,
“account_to”: ”SK15 1100 0000 0000 2677 5968”,
“amount”: 5000,
“currency”:”EUR”
}

(Cet exemple est entièrement fictif, y compris les numéros de compte, qui n’existent pas.)

Vous obtiendriez la valeur 7b4f22193ad7675da45be8d5e22f042b36cdc78c397f92dd572786dca61b326b. Si cette personne voulait modifier le texte pour porter le montant de 5000 à 10000, elle pourrait certes le faire, mais aurait énormément de mal à modifier le reste du contenu de la transaction de façon à y inscrire les 10000 souhaités au lieu des 5000 tout en conservant la même empreinte pour l’ensemble du texte. Les données qu’elle fournirait à l’algorithme seraient tout simplement différentes, et il lui faudrait des milliards d’années pour trouver une modification du contenu de la transaction qui produise la même empreinte que l’original tout en affichant le nouveau montant souhaité.

Cette propriété de la fonction de hachage permet à quelqu’un qui dispose d’un texte, obtenu par exemple dans une base de données de transactions, et de la valeur de son empreinte au moment de sa création, de vérifier très rapidement si ce texte a été modifié depuis le calcul de l’empreinte d’origine. C’est précisément cette vérification qui fait office de preuve que les données n’ont pas changé depuis le moment où leur empreinte a été calculée.

La blockchain, ou la fonction de hachage sous stéroïdes

Ce que je présenterai de la blockchain dans cet article représente à peu près 10 % de ce que recouvre réellement cette notion. Ce sera largement suffisant pour expliquer l’architecture de VP.

Assez peu de temps après le lancement de Bitcoin, la blockchain a suscité un véritable engouement. Des entreprises se sont créées pour se spécialiser dans son utilisation dans différents secteurs de l’informatique ; des consultants ont commencé à ajouter à leur intitulé de poste des mentions comme « spécialiste blockchain », etc. Finalement, en dehors de Bitcoin et des cryptomonnaies, son adoption est restée très limitée. J’ai entendu parler de quelques applications dans lesquelles il est important de conserver une information pour toujours, par exemple le fait qu’un patient a pris un médicament donné.

Alors, de quoi s’agit-il au juste ? Les cryptomonnaies abordent le problème de l’argent d’une manière singulière : la monnaie ne vit pas dans un système centralisé unique, situé quelque part, mais pratiquement partout où fonctionne un serveur, même petit, qui la prend en charge et est connecté à Internet. Toutefois, pour faire fonctionner une monnaie sans serveur central, il faut un élément identique sur chacun de ces petits ordinateurs, mis à jour à chaque transaction effectuée sur n’importe quel autre serveur. Il faut également savoir gérer des situations où quelqu’un ordonne simultanément, sur deux serveurs, l’envoi d’une somme depuis le même compte ou portefeuille. À cela s’ajoute la nécessité de rémunérer d’une manière ou d’une autre les exploitants de ces innombrables petits serveurs sur lesquels vit la cryptomonnaie, entre autres questions. La blockchain est précisément cet élément plus ou moins

identique que possèdent les petits serveurs et qui contient les différentes transactions de la cryptomonnaie. Elle est constituée de blocs, d'où son nom : blockchain, chaîne de blocs. Les blocs réunissent les transactions réalisées dans cette cryptomonnaie. Ils sont clôturés à intervalles réguliers, et de nouveaux blocs sont créés au fur et à mesure que les transactions s'accumulent. Clôturer un bloc consiste notamment à calculer l'empreinte d'un texte tel que celui-ci, ou d'un texte semblable :

{

"previous_block_hash":"42ca08014a7e842f8205d3979eb14a95c52bf9ffb41c6752efe7bb08114ba47e",

"transaction1_hash":" fe6bc43fff796742bbee6adebec349a38323aed2de40d848aa9ed1428a451942",

"transaction2_hash":" 0965577d9c0f4316cf83d1be017627e0d180cc616ec9107ac497df84a4158f93",

"transaction3_hash":" b5069c628dd914cc5f04035ced89781c0eb8efb27aed068b0921201598244565",

...

"transaction900_hash":" ffd7236ababd2e21858c548f5a3c5bae1794fde4c358ebfef6dcf4bcf0bb5a05"

}

L'empreinte de la totalité de ce bloc contenant 900 transactions serait, par exemple, « 341cbef34adc7235eee22efde368502f670254b97123fecfcb78ba892e7250b0 ». Cette valeur serait ensuite utilisée dans le champ previous_block_hash lors de la création du bloc suivant. Les blocs seraient ainsi reliés entre eux pour former une chaîne virtuelle. Tous les blocs, sauf le tout premier, possèdent un champ previous_block_hash contenant l'empreinte du bloc précédent. Pour le premier bloc de la blockchain, on y place une valeur textuelle telle que « GenesisBlock », expression qui décrit la nature de ce bloc zéro. Peu importe la valeur choisie : elle influencera certes toutes les valeurs suivantes, mais les algorithmes s'en accommoderont, et pour un être humain, une empreinte en vaut une autre.

Comme je l'ai indiqué, je ne vais pas analyser la blockchain en profondeur dans cet article. D'une part, certains détails du fonctionnement de Bitcoin, par exemple, ne sont pas entièrement clairs pour moi non plus ; d'autre part, ils ne sont pas nécessaires pour comprendre ce que je souhaite décrire.

Dans les systèmes centralisés, tels que les systèmes bancaires, l'argent vit dans une immense base de données. La banque y conserve, par exemple, une liste de clients, puis une table de leurs comptes, chacun étant associé à son titulaire et au montant qu'il contient. On trouve ensuite, généralement, une table des transactions qui enregistre le compte de départ et le compte d'arrivée de chaque mouvement, son montant, sa devise et d'autres informations.

Une conférence s'est tenue il y a quelque temps, à Praha, je crois, au cours de laquelle des personnalités de premier plan du monde bancaire se sont réunies pour réfléchir à l'utilité éventuelle de la blockchain dans leur secteur. Leur conclusion a été négative : la blockchain est une technologie très particulière, qui résout peut-être des problèmes semblables, à première vue, à ceux des systèmes bancaires, mais de manière tout à fait différente.

Ils n'ont pas réussi à trouver un cas d'usage qui illustrerait la manière dont une banque pourrait recourir à la blockchain.

La blockchain dans un système bancaire ? Seulement si vous devez gagner la confiance du monde entier

Les banques entretiennent toutefois une relation particulière avec leurs clients. Il existe entre eux une confiance élémentaire : si un client dépose 100 EUR un jour, puis 200 le lendemain, il doit pouvoir retirer sans difficulté ses 300 euros le troisième jour. Si une banque échouait dans une opération aussi simple portant sur l'argent de ses clients, elle perdrait rapidement sa réputation et sa clientèle. Les clients sont donc certains que, pour préserver sa réputation, leur banque ne modifiera pas arbitrairement leurs données.

Mais la nature de la solution recherchée change dès lors que l'on envisage de construire un système bancaire mondial dont le niveau de sécurité permettrait de l'utiliser sans difficulté comme système global de compensation pour toute la société. Un tel système aurait, par nature, de nombreux ennemis, particulièrement s'il était transparent dans une certaine mesure. La transparence de l'argent privé est en effet un concept auquel, comme je l'ai constaté, beaucoup de gens sont hostiles. Même si l'adhésion était volontaire, son succès finirait par en faire une épine dans le pied de ceux que cette transparence croissante dérangerait. Pour réussir, un tel système doit disposer de mécanismes capables de prouver que ses données sont bien telles qu'elles doivent être, et que personne ne les a modifiées à l'avantage ou au détriment de qui que ce soit.

C'est précisément là que la blockchain intervient : elle fournit les outils permettant de justifier chacune des valeurs présentes dans le système. Autrement dit, tout événement important qui s'y produit doit être inscrit, sous une forme ou une autre, dans la blockchain. Chaque nouveau bloc doit immédiatement être copié hors du système, dans celui d'un tiers. Je n'ai pas encore mené d'étude détaillée, mais il devrait s'agir, en principe, d'un service du type Amazon Quantum Ledger. Un service dans lequel je peux enregistrer une transaction qui rejoint la blockchain de l'opérateur, sans avoir ensuite aucune possibilité d'intervenir sur l'historique des données déjà inscrites. La conception même du système exclut techniquement une telle intervention.

Toutes les transactions créées dans le système étant stockées dans des blocs qui sont scellés dès leur clôture, puis envoyés à un système tiers dont la conception technique interdit de modifier ce qui lui a été transmis, il deviendra possible de répondre à quelqu'un qui désigne n'importe quelle donnée importante dans mon système et me dit : prouve-moi que cette valeur n'a pas été manipulée, mais résulte d'une succession de transactions correctes, effectuées par les voies normales de traitement, et non, par exemple, d'une connexion directe à la base de données suivie d'une modification manuelle du solde de 5000 à 10000. Je pourrai lui prouver qu'aucune manipulation n'a eu lieu. Ou, dans le pire des cas, les résultats ne correspondront pas, ce qui signifiera que quelqu'un a modifié les données. En effet, dans le système Viditeľné peniaze, chaque ligne d'une table importante sera liée à la transaction, et donc au bloc, qui l'a modifiée. Lors d'un contrôle, il suffira que l'on m'indique la donnée à justifier. Une simple commande me permettra d'afficher la liste des transactions qui l'ont modifiée d'une manière ou d'une autre. Si j'applique le contenu de toutes ces transactions à l'objet de données concerné, je dois obtenir cet objet dans l'état exact où il se trouve actuellement.

Dans le prochain volet de cette série consacrée à l'architecture de VP, j'expliquerai comment il faut répartir les données du système selon leur nature, les traiter différemment, les intégrer à la blockchain et réaliser les opérations sur les objets métier correspondants.